

# LA REVUE DU CAIRE

لا ريفي دي كير

## SOMMAIRE

	Pages
PIERRE DESCAVES..... Joris-Karl Huysmans	
Le "Naturaliste" Converti.....	181
DR. LOTTE ..... Chronique Balzacienne.....	186
JEAN GALLOTTI ..... Pétrarque en France .....	206
FRANÇOIS TOLZA ..... Le marchand de feu (fin) .....	211
LEON DEGAND ..... Qu'est-ce que la Peinture?.....	224
GEORGES DUMANI ..... Le temps de souffrir (III).....	229
FRANCIS JEANSON ..... L'Attitude Métaphysique et la Pensée Moderne .....	260

## CHRONIQUES

ROBERT KEMP ..... "MESSALINE" de Claude Vermorel	264
MAURICE BRILLANT ..... L'exemple de Ravel.....	267

rdc

ÉGYPTE : 12 PIASTRES

IMPRIMERIE R. SCHINDLER — LE CAIRE





*Cet été...*

... Sera-ce Paris, Londres, Genève, Bruxelles, Rome ?  
Peut-être ne le savez-vous pas encore ? Peut-être hésitez-vous à éparpiller un congé relativement court, en train, ou en car ou même en avion ? Peut-être votre budget ne prévoit-il pas tant de frais de déplacement ?

Mais êtes-vous SUR DE PARTIR ? Oui ?.. Alors, téléphonez aujourd'hui même à G. PAVID et Cie. Ils vous donneront le moyen de parcourir les plus longues distances dans le temps le plus court, avec des frais ne dépassant pas deux millièmes au kilomètre. Dès lors plus d'horaires compliqués, de retards. Vous aurez à votre arrivée votre PEUGEOT vous aurez votre carnet de triptyque qui vous permettra de passer par toutes les douanes librement, vous aurez votre essence à la taxe.

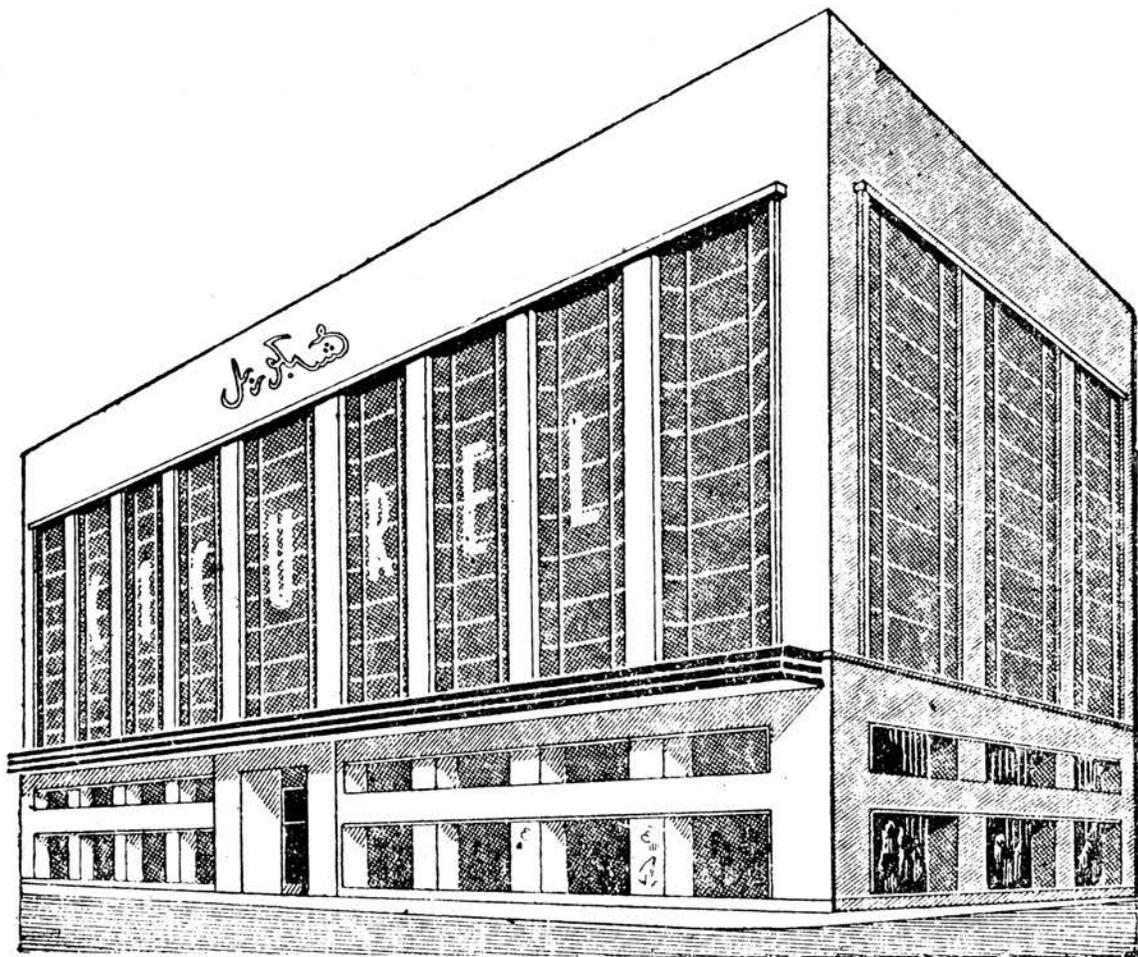
Et vous ne payerez que L.Eg. 327

*Maison Pavid  
Rue Elfi Bey - Le Caire*

**CHEMILA**

nouveautés

le caire · paris



**Grands Magasins**

*Picurel*

**S. A. E.**

**Les magasins les plus élégants d'Egypte**

R.C.C. 26426

# L'AIR LIQUIDE

SOCIÉTÉ ANONYME

DIRECTION GENERALE DU PROCHE-ORIENT

2, RUE CHAGARET EL DOR -- TEL. 59082-3

---

USINES & DEPOTS :

LE CAIRE, R.C. 24—ALEXANDRIE, R.C. 461—  
PORT-SAID, R.C. 74 — SUEZ, R. C. 19 —  
ASSIUT, R. C. 93 — TANTA, R. C. 27917

---

OXYGENE — ACETYLENE DISSOUS  
CARBURE DE CALCIUM — AZOTE-  
HYDROGENE — AIR COMPRIME  
SEC — AMMONIAQUE ANHYDRE  
ARGON TECHNIQUE

*ARGON PUR, NEON, KRYPTON, HELIUM  
PROTOXYDE D'AZOTE, EAU OXYGENEE.*



TOUS MATERIELS ET ACCESSOIRES DE SOUDURE  
OXYACETYLENIQUE, D'OXYCOUPAGE DE SOUDURE  
ELECTRIQUE, DE METALLISATION.

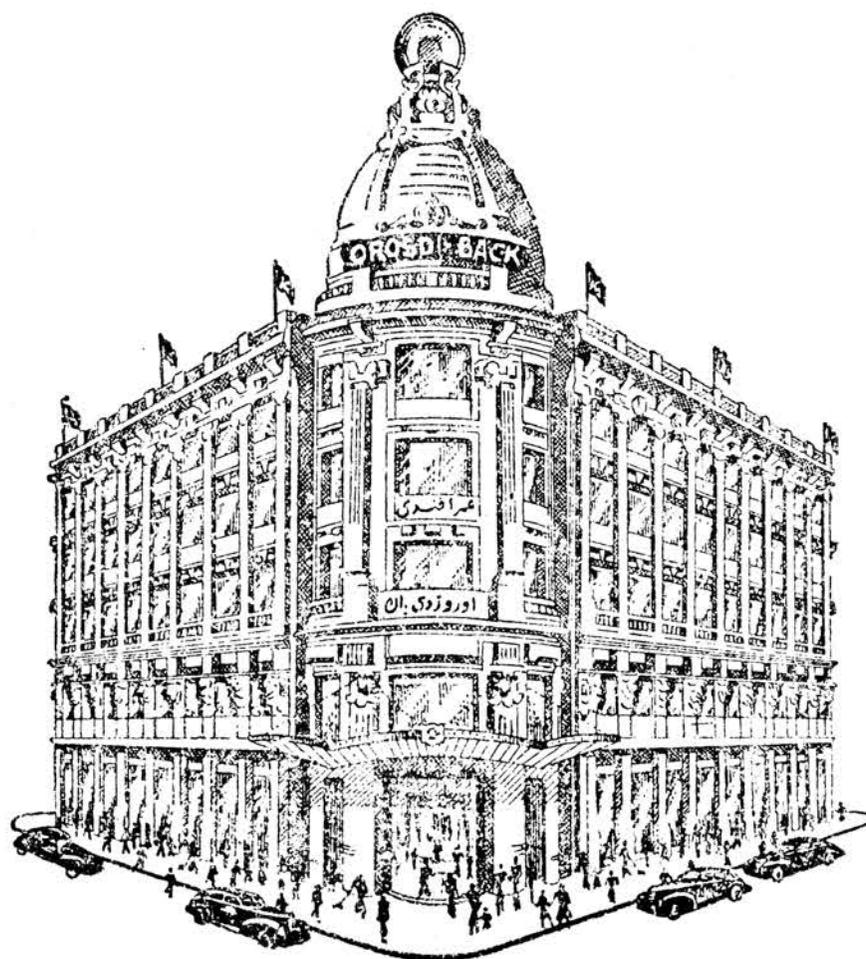
• OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

# NOUVEAUTÉS

# D'ÉTÉ

AUX  
ÉTABLISSEMENTS



OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK • OROSDI - BACK •

LE CAIRE

R. C. 302

PORT - SAID



# LA REVUE DU CAIRE

---

**JORIS-KARL HUYSMANS**

**LE "NATURALISTE" CONVERTI**

Dans le courant du mois de Mai, les amis et fervents de Joris-Karl Huysmans se sont réunis pour commémorer le 40ème anniversaire de la mort d'un grand écrivain, d'un noble esprit, dont l'influence rayonnante ne cesse de grandir et de s'étendre. Une *Société J.K. Huysmans*, présidée par Lucien Descaves, l'exécuteur testamentaire du maître de l'*Oblat*, veille jalousement sur l'oeuvre et la postérité d'un auteur, réputé obscur ou ésotérique, mais qui, en réalité, ne demeure difficile que pour les indifférents. Pour le repos de l'âme de ce grand tourmenté, une messe a été dite à la Chapelle de la Vierge, en la vieille église de Saint-Séverin, au coeur d'un vieux Paris que l'écrivain d'*A Rebours* hanta jadis dans les tourments de sa foi rebelle. Pendant de longues années, et avant que lui-même ne disparût, l'abbé, puis chanoine Mugnier, célébra cet office ; car il avait été le confesseur de Huysmans, aux heures où celui-ci douta le plus. Dans un livre récent, Lucien Descaves, sous le titre de *Deux Amis*, a associé le double souvenir de J.K. Huysmans et de l'Abbé Mugnier, tandis qu'après sept années de silence, reprenait la publication des Bulletins de la Société J.K. Huysmans, si recherchés par les bibliophiles, et qui contiennent, sur le culte huys-

mansien, de fervents morceaux inédits de chercheurs et d'exégètes.

Grâce à ces manifestations du souvenir et à ces écrits se répandent autour de l'oeuvre et de la figure de Joris-Karl Huysmans des courants de sympathie et de compréhension, grâce auxquels le contact est maintenu avec les générations nouvelles, volontiers oublieuses. De la vie même de l'écrivain, il y a peu à dire ; les historiens des lettres mettent volontiers l'accent sur le contraste qui se révèle entre son existence bourgeoise (il fut chef de bureau dans un ministère à Paris) et les évocations furibondes, les appétits furieux et les délires sacrés ou profanes qui illuminent ou zèbrent d'éclairs la plupart des pages d'une production extrêmement abondante.

Pendant très longtemps, de son vivant surtout, J.K. Huysmans fut classé parmi les "naturalistes". Quand on a pu prendre la mesure de sa carrière et de ses entreprises spirituelles, on s'est alors aperçu qu'il avait déversé dans son oeuvre le déroulement d'une imagination matérielle forcenée, que nul ne fut moins objectif ; et que cette âme, inquiète et passionnée, ne connut jamais d'"heures claires", qu'elle ne put jamais s'élever jusqu'à contempler la "multiple splendeur".

Dans ses premiers romans, on décèle aisément le déséquilibre qui menace toute création purement matérialiste : *Le Drageoir aux Epices*, *Les Soeurs Vatard*, *En Ménage*, affirment un pessimisme latent seulement chez Zola. S'il s'avise parfois de déclarer que la vie moderne a des beautés inconnues, cela demeure chez lui une profession de foi toute théorique. Dès lors, on peut dire que, de toute cette série d'ouvrages, suintent une misanthropie, voire une haine pour un monde incurablement vulgaire, bas et laid. A la manière du fameux *Bouvard et Pécuchet*, de Flaubert, on pouvait se

demander si le roman naturaliste, avec Huysmans, n'allait pas devenir une machine de guerre par où et par quoi l'artiste se venge. C'était l'époque où Barbey d'Aurevilly, clairvoyant, proposait au tumultueux auteur de choisir entre le revolver et le crucifix.

L'évolution spirituelle de l'écrivain se développa, heureusement dans le sens d'une conversion. Celle-ci ne fut pas aisée à atteindre, ni à franchir. Ce fut d'abord, en réaction contre le romantisme qu'il accusait d'avoir gangrené la Société, le livre d'*A Rebours*, où l'on aperçoit, à travers le vitrail d'un réalisme flamboyant, un romantisme naturaliste, dont le héros, Des Esseintes, fait les frais avec opulence. Le paradis artificiel, déconcertant mélange d'ingéniosité et de puérité, dans lequel évolue ce type extraordinaire présage d'autres voies, et qui sont celles du salut. *A Rebours* marque le "tournant" de la vie et de l'oeuvre de J.K. Huysmans ; le livre est traversé d'appels au catholicisme on sent l'écrivain attiré par "les subtilités et les arguties" des doctrines théologiques ; il leur affecte une communauté avec ses spéculations excentriques. Seule, la médiocrité humaine forme encore obstacle entre la foi et lui : les "bondieuseries du quartier Saint-Sulpice" lui lèvent le coeur ; la langue des écrivains catholiques l'exaspère ; il se débat donc et, pour échapper à la religion, il se précipite dans la magie qui en est la parodie sacrilège. Cependant la messe noire de *Là-Bas* n'est qu'une étape dans la voie qui lui est désormais marquée. Le chemin suivi, ses lecteurs vont l'effectuer avec lui ; tous ses ouvrages, aux titres significatifs, sont la description fidèle et l'histoire vécue d'une conversion. Au psychologue, *En Route* et *L'Oblat* apportent des renseignements d'une pathétique sincérité ; par des récits de sainteté ou des études de monuments religieux, il atteste son zèle et sa bonne volonté ; son dernier livre est dédié à la glorification de Lourdes.

Un plus vif intérêt s'attache encore à *La Cathédrale* qui apporte une peinture vivante du monde ecclésiastique et une description, littéraire et symbolique, complétée par des comparaisons multiples avec les autres cathédrales françaises. Si courte qu'apparaisse souvent la conception du monde dans cette oeuvre ramassée et soigneusement rédigée, c'est par le style qu'elle s'élève et qu'elle brille. Par dessus tout, Huysmans a estimé "le style tacheté et superbe des Goncourt et le style faisandé de Verlaine et de Mallarmé"; son style personnel fut à la mesure de ces admirations militantes : style violent, chargé de détails matériels, avec de brusques rebondissements sarcastiques ; il est imaginaire ; on ne peut qu'en goûter la saveur lentement préparée ; qui goûte ce style n'y repèrera jamais une défaillance ; il y a, dans ce style, le sourire des yeux contents d'avoir vu et mieux vu que les autres. Un grand critique a pu affirmer que même si les livres de Joris-Karl Huysmans devaient tomber dans l'oubli public, les lettrés s'y attarderaient toujours comme à ces auteurs de la décadence latine qu'il aime si passionnément. Pour sa part, Lucien Descaves, dans un Avant-Propos à *En marge*, a su magnifiquement exprimer le sentiment que nous laisse cet écrivain d'une séduction si étrange. "Il était pareil au fond à ces chemineaux des Trappes qui n'ont pas entièrement dépouillé le vieil homme, et dont les rêves, parfois encore, dans la bonne hostellerie de relais, sont hantés par l'image décolorée et ineffaçable, d'un pécheur qui leur ressemble comme un frère auquel ils restent, malgré tout, attachés".

Dans ma petite jeunesse, j'ai eu maintes fois l'occasion d'approcher le grand écrivain, malade, jaune, voûté et vieilli, et dont les boutades étaient féroces. Comme le disait Rémy de Gourmont, il était demeuré plus de Lettres qu'il n'était devenu d'Eglise. Fiévreux, mysogine, atrabilaire, mystique, il le fut jusqu'à son

dernier jour, luttant désespérément contre un cancer de la gorge. Je l'ai vu, un matin de Mai 1907, rue Saint Placide, sur un petit lit dans une alcôve ; il tenait un Christ dans ses mains jointes ; mais un rictus sur les lèvres disait qu'avant de franchir le pas, le Doute terrible, qui l'avait si longtemps malmené, lui était peut-être revenu, pour une ultime visite.

PIERRE DESCAVES

## CHRONIQUE BALZACIENNE

### B. GUYON : LA PENSÉE POLITIQUE ET SOCIALE DE BALZAC.

*“La durée n'est promise qu'à ceux des écrivains capables d'offrir aux successives générations des nourritures renouvelées ; car chaque génération apporte une faim différente.”*

A. GIDE. *“(Baudelaire et Mr Faguet, OC. VI.313)”*.

*“L'homme dont Karl Marx admirait la perspicacité ne mérite pas l'impertinence avec laquelle certains de ses historiens ont traité sa politique et justifie au contraire la considération de ses admirateurs. Balzac est un penseur politique d'une solidité qui étonnera quelques lecteurs.”*

R. FERNANDEZ. *Balzac 1942, P.29.*

*Je renferme dans mes cinq pieds deux pouces, toutes les incohérences, tous les contrastes possibles”. Balzac à Mme la Duchesse d'ABRANTES.*

Honoré de Balzac est redevenu un auteur à la mode. On lit et on relit la “Comédie Humaine”, on la commente ; et l'on s'efforce chaque jour d'en extraire davantage la substantifique moelle. Comme l'a écrit avec émotion Pierre Mauriac dans “*Aimer Balzac*”, pendant les cinq mortelles années d'occupation, bien des Français repliés sur eux-mêmes trouvèrent souvent un baume aux effroyables soucis qui les assaillaient, comme aux périls de l'heure, en se retrem pant dans l'œuvre balzacienne. Autre preuve de l'actualité de Balzac : l'éclosion presque simultanée de nouvelles éditions de la “Comédie Humaine”, parues depuis la Libération, en attendant l'édition critique que prépare la maison Calmann-Lévy et dont elle a confié la direction à M. Maurice Bardèche.

Et non seulement on relit Balzac, mais chaque année, la bibliographie balzacienne, - qui, en 1929, comptait déjà plus de quatre mille références dans l'œuvre maîtresse de W.H. Royce : *A Balzac Bibliography's* enrichit de quelques nouvelles études sur celui que l'un de nos plus pénétrants critiques, Valéry Larbaud n'hésite pas à mettre pour la France sur le même plan que Dante, Shakespeare, et Goethe pour "le caractère d'interprétation *complète, universelle et sublime* d'un âge par tous les âges. (V. Larbaud, *Sous l'invocation de Saint-Jérôme*, p. 132).

\* \* \*

Vilipendé par la critique de son temps, méconnu par Sainte-Beuve qui le place sur le même plan, ou plus bas, qu'Eugène Sue, Péveril du Pic et Dumas, sa mémoire a souffert pendant près de soixante ans des felleux jugements du "Prince des Critiques". Seul V. Hugo sut discerner la vraie place que Balzac occuperait plus tard dans le magnifique discours qu'il prononça sur sa tombe. Il fut peu après suivi par Th. de Banville, Th. Gautier et Taine dont l'"*Essai*" de 1858 fit époque, par Barbey d'Aurevilly. Mais la critique universitaire avec Caro, Faguet, Brunetière restait fort sévère. Ce dernier reviendra cependant plus tard de sa première impression. Les classiques manuels ou traités de littérature ne sont guère plus tendres: ouvrez Doumic, Lanson, Petit de Julleville : peu de pages sont consacrées à Balzac, et combien lourdes de sous-entendus, de réticences !

Le temps n'est plus aujourd'hui où l'on considérait Balzac comme un simple amuseur, comme un "romancier fécond" mais outrancier, lourd, écrivant une langue fort impure, une sorte de Zola de la Monarchie de Juillet qui devait se contenter d'être "un

musée Dupuytren in-folio", selon le mot rapporté par Taine. Ce n'est qu'assez récemment que la Sorbonne, la vieille dame de la rue Cujas, gardienne de nos traditions littéraires, revenant enfin de ses préventions à son égard a secoué sa torpeur et daigné s'intéresser à lui. En 1905 Le Breton ouvre la voie, suivi en 1906 d'un Brunetière repentant, de A. Bellessort, de F. Baldensperger.

Dernière consécration, l'Entre-deux guerres verra apparaître une série de thèses en Sorbonne consacrées à divers aspects de l'oeuvre du père de la Comédie Humaine (1).

Il a donc fallu près d'un siècle pour que Balzac soit enfin mis à sa place, la première, et qu'à l'envi l'on s'empare de cette oeuvre Protée pour en examiner les divers aspects. Last but not least, M. Bernard Goyon vient de soutenir brillamment en Sorbonne, au mois de Juillet dernier, sa thèse de Doctorat ès-lettres sur : *La pensée politique et sociale de Balzac*.

C'est un fort bel ouvrage, admirablement présenté et imprimé, comme tout ce qui sort des presses de l'Institut Français d'Archéologie Orientale.

\* \* \*

Prenant son héros en 1819, au début de sa vie littéraire, en tête-à-tête avec son Cromwell, B. Guyon va le suivre pas à pas jusqu'en 1834, date à laquelle il l'abandonne au seuil de sa maturité. Nous dirons plus

---

(1) Citon parmi celles-ci :  
 1928 : *La genèse et le plan des caractères dans l'oeuvre de Balzac* de Mme. H. Altszyler ;  
 1930. *Le théâtre inédit de Balzac*, de Milatchich ;  
 1931. *La campagne et ses habitants dans l'oeuvre de Balzac*, de M. Blanchard, et sa thèse accessoire : *Témoignages et jugements sur Balzac* ;  
 1932. *Balzac et le monde slave*, de Mme de Korwin-Piotrowska ;  
 1936. *Balzac avant la Comédie Humaine*, de Prioult ;  
 1938. *Le Paris de la Comédie Humaine*, de Mme M.W. Stevenson ;  
 1940. *Balzac romancier*, de M. Bardèche.  
 1940. *La qualification affective dans les romans de Balzac*, de G. Mayer ;  
 1942. *Balzac et la religion*, de l'abbé Bertault.

loin les raisons qui nous font déplorer ce lâche abandon, mais il faut bien lui accorder des circonstances atténuantes, puisqu'il ne lui a pas fallu moins de huit cents pages pour l'acheminer jusque là ; l'auteur a dû reculer devant le nombre supplémentaire de feuillets qui lui eussent été nécessaires pour l'accompagner jusqu'au Père-Lachaise.

Malgré l'aridité du sujet, c'est un véritable plaisir de suivre l'auteur dans la très fine dissection qu'il entreprend de l'oeuvre de Balzac, pénétrant beaucoup plus avant que ses devanciers dans les arcanes de sa pensée, montrant ici un tendon caché, là une fine anastomose encore inconnue qui nous expliquent telle ou telle réaction du romancier. C'est avec un rare et constant bonheur, une utilisation très pertinente des citations que l'auteur nous entraîne avec lui dans la recherche des réactions de cet homme ondoyant et divers. Enfin, B. Guyon nous révèle un Balzac inconnu de la plupart des lecteurs, car, s'il a largement utilisé la *Comédie Humaine*, il a puisé aussi à pleines mains dans ces oeuvres d'une richesse insoupçonnée pour l'étude de l'évolution de la pensée balzacienne que sont d'une part les "*œuvres de jeunesse*", et de l'autre les "*œuvres diverses*" qui vous font apparaître un Balzac journaliste, un Balzac critique littéraire, un Balzac critique d'art, etc., car ce diable d'homme s'intéressait à tout.

\* \* \*

Dès sa préface, B. Guyon nous prévient de la méthode qu'il entend suivre : l'enquête rigoureusement chronologique, chère au professeur Pommier, "humblement soumise aux sinuosités de la vie, seule voie par où peut être renouvelé un sujet si usé, seule voie qui permette de rendre compte de ces nuances et de ces complexités, de ces contradictions même qui ont si

souvent embarrassé les critiques et provoqué de leur part les jugements les plus radicalement opposés.”

S'appuyant sur les textes où Balzac s'est complaisamment dépeint, B. Guyon analyse la première formation intellectuelle du jeune Tourangeau, sa première expérience de la vie. Le balzacien y pourra glaner d'intéressantes mises au point sur le système pédagogique de l'Empire, tant chez les Oratoriens de Vendôme que dans les institutions libres de Paris où Balzac fréquente de 1814 à 1817. Enfance malheureuse, taciturnité avec tendance à la rêverie, études classiques peu brillantes, au cours desquelles le jeune Honoré emmagasine pêle-mêle beaucoup de lectures, tel est le bilan de ces premières années. Il fréquente à Paris le milieu étudiantin alors féru de l'Empereur, précoce admiration que Balzac conservera toute sa vie et qui lui dictera plus tard des pages qui comptent parmi les plus belles de son oeuvre. C'est dans cette première phase de son existence qu'il faut chercher les racines profondes de son pessimisme social, exacerbé par une jeunesse peu heureuse, et son premier contact avec un monde hostile, dont le *primum movens* est l'*Argent*.

Le milieu social auquel il appartient est un milieu de petits bourgeois, milieu voltairien, c'est dire anti-clérical et irréligieux, libéral et idéologue.

Balzac nous apparaît avec son “début dans la vie” : comme un libéral en politique, un positiviste en philosophie, un anarchiste en sociologie. Et tel nous le montrent bien ses premiers essais inédits : le *Cromwell*, *Sténie* et ses premiers romans de jeunesse, publiés sous différents pseudonymes, (Horace de Saint-Aubin, etc...) qu'il ne reconnaîtra jamais.

Vers 1824 Balzac a pris pied dans le monde de bohème littéraire qui fréquente le café Voltaire, place de l'Odéon, et il s'y lie avec Arago, Le Poittevin de l'Egreville, etc.

C'est en 1824 que paraissent deux essais extrêmement importants pour l'étude de sa pensée politique et sociale : sa brochure "*Du droit d'aînesse*" et son "*Histoire impartiale des Jésuites*". On en a faussement conclu à une conversion légitimiste dès cette époque. Curtius, notamment est très net à ce sujet. Il y voit une précoce prise de parti légitimiste, "une joie purement esthétique et intellectuelle à rendre justice à la plus belle société qui jamais ait été formée."

Beaucoup plus justement B. Guyon n'y voit qu'une "fausse conversion", et pour un motif bien plus terre à terre : le besoin d'argent : déjà nous apparaît l'impécuniosité balzacienne. Balzac a écrit cette œuvre de combat, autant par jeu que par intérêt, et l'auteur nous conte l'amusante histoire relatée par Laure Surville, la soeur de Balzac, de la fureur de Mr. de Balzac père à la lecture de la brochure sur le droit d'aînesse. Il n'a de cesse qu'il n'ait répondu à l'insolent inconnu, et, séance tenante, il dicte une fulgurante réponse à sa fille, qui pouffe in petto, ayant reconnu à certains indices que ce vandale n'est autre que M. de Balzac, fils.

Dans ces opuscules Balzac plaide "pour des causes auxquelles il ne croit pas", mais remarque finement l'auteur, il le fait à l'aide d'arguments qui sont *le prolongement logique de sa pensée la plus profonde* : ce libéral est déjà un réactionnaire qui s'ignore, et il nous rappelle que M. L.L. Arrigon le premier a cru trouver l'explication de la fameuse brochure dans un passage d'*Illusions perdues* où Finot propose à l'un de ses collaborateurs d'écrire un pamphlet sur ce sujet...pour embêter le gouvernement.

Ces deux brochures politiques sont suivies à peu de distance de deux essais d'un genre nouveau : “*Le code des gens honnêtes*”, et “*la Physiologie du Mariage préoriginale*”, que B. Guyon considère comme “deux essais de sociologie positive”. Dans le premier Balzac pose le problème de la propriété et celui du vol, dans le second celui du mariage et de l'adultère.

L'ambition positiviste de faire de la morale une science des mœurs y transparait et nous voyons déjà apparaître l'un des éléments fondamentaux de la sociologie balzacienne : le thème de Vautrin, ou thème des Treize, qui exalte la valeur de l'homme de génie, dans *le bien comme dans le mal*, et le système de “conservatisme social” qui tend à canaliser, coordonner toutes les énergies du corps social. (Balzac n'ajoute pas encore : “sous une poigne solide qui saura les utiliser.”)

\*  
\* \*

L'histoire de la malheureuse expérience des affaires, tentée par Balzac de 1825 à 1828 est aujourd'hui bien connue, et l'auteur ne s'y appesantit pas. Mais cette nouvelle expérience, une fois de plus douloureuse, ne peut qu'accentuer encore son pessimisme social. Les amitiés féminines qui l'entourent à cette époque : celle de la républicaine Mme Z. Carraud et celle de la bonapartiste duchesse d'Abrantes, ont plutôt tendance à le confirmer dans un libéralisme idéaliste à tendances sociales, et l'influence du libéral H. de Latouche, qui se fera pendant deux ans son “manager” littéraire s'exercera dans le même sens.

Au début de 1829 Balzac va rentrer avec éclat dans la mêlée littéraire avec le “*Dernier Chouan*,” roman dans lequel il oppose la mystique révolutionnaire des Bleus à l'avidité et à la férocité des chefs Chouans ;

mais là encore apparaît le caractère paradoxal de ce libéralisme balzacien qui s'allie à une sincère admiration de Napoléon et de Fouché, c'est-à-dire d'un régime *totalitaire et policier*. Si le succès de ce premier roman signé ne fut guère qu'un succès d'estime, celui de "*La Physiologie du Mariage*" de 1829, qui, elle, n'est signée que par "un jeune célibataire", fut énorme ; succès de scandale sans doute, mais qui mit au premier plan le nom du "jeune célibataire" qu'on prononçait tout bas dans les salons. En admirateur de Rousseau et en précurseur de M. Léon Blum, quelles solutions nous propose-t-il au problème du mariage et de l'adultère ? Tout simplement l'émancipation des filles, l'exhérédation et le mariage à l'essai. Mais sous son apparente allure de dévergondage, Balzac y expose sa conception positiviste d'une *sociologie du mariage* et nous y voyons poindre les deux idées-mères de la Comédie Humaine : 1.) la comparaison systématique de l'humanité à l'animalité : "Dans une classification des sciences qui refuse de laisser les faits humains en dehors du domaine de la science, une *anthropologie* trouve naturellement sa place à la suite de l'histoire naturelle." 2.) sa théorie de "la pathologie de la vie sociale".

\*  
\* \*  
\*

Les quatre années qui vont suivre : 1830-1834 sont des années capitales dans sa vie. Il va y élaborer son système politique et social, et passer du libéralisme au légitimisme.

En 1830 Balzac a 31 ans : il a conscience d'avoir atteint à cette date, comme il l'écrira en 1833 à l'Etrangère, "son âge de raison". Sa vie va y être traversée par trois grandes nouvelles expériences : celle du journalisme, celle du monde, celle du saint-simonisme.

Les récents succès littéraires du “*Dernier Chouan*” et de la “*Physiologie*” lui ont ouvert toutes grandes les portes des éditeurs, des revues littéraires et des journaux. De tous côtés on le sollicite et il répond avec empressement à chaque appel, un peu comme un jeune chien qui se donne carrière. C’est l’époque de sa collaboration à divers petits journaux : on sait quel amer souvenir il en conservera et quelle peinture vengeresse il en donnera dans “*Illusions perdues*”.

En même temps, les salons, avides de gloires toutes fraîches, s’ouvrent “au nouvel astre littéraire”. Mr. JI. Arrigon nous a brossé un prestigieux tableau de cette entrée dans le monde de Balzac, qui y prend vite des allures de dandy. Mais les joies de cette intronisation ne sont pas pures de tout alliage : on lui fait sentir sa roture et l’on sourit de la particule qu’il vient de s’arroger. Notre parvenu ne se tient pas toujours à sa place dans ce monde snob, guindé et bien des écorchures y seront faites à l’amour-propre à vif de ce “Nouveau Monsieur”. Et, en 1833, dans une lettre à l’Etrangère il épanchera sa rancoeur, confessant rageusement que “ces gens-là (lui) ont fait comprendre Rousseau.”

L’expérience du monde était cependant capitale pour lui, par les rencontres qu’il y fit, les prises de contact qu’il y eut avec de nouveaux milieux sociaux qui aidèrent à l’enrichissement et à l’épanouissement de sa pensée mûrie par ces épreuves. Le premier fruit en sera la première série des “*Scènes de la vie Privée,*” première esquisse d’un procès de la vie du monde, constituant, en quelque sorte six leçons pratiques sur les dangers du mariage, démontrant les thèses de la *physiologie*.

Plus intéressante au point de vue de la pensée politique se place à la même date ce que B. Guyon appelle sa “tentation saintsimonienne” sa participation au

“Feuilleton des journaux politiques”, organe des Saint-Simoniens, dont les idées positivistes sur la loi du progrès historique, la recherche d’une religion nouvelle le tenteront un moment.

Au cours de cette triple expérience Balzac mettra au point sa conception de l’“artiste en face du monde, être à part, sorte de voyant, prophète et malheureux” ce que l’auteur appelle son “esthétisme social”. “Nous entendons par là, écrit B. Guyon, un mouvement de sa sensibilité, une orientation de son intelligence, qui le portent à ne voir le monde qu’avec des yeux d’artiste, à ne juger les hommes et les choses que d’après leur valeur esthétique sans tenir aucun compte de leur valeur morale, individuelle, ou sociale.”

En somme, conclut l’auteur, a la fin de cette première phase de la vie politique et sociale de Balzac, à la veille de la Révolution de Juillet, il reste fidèle à l’opposition libérale et anticléricale. Mais, à qui sait lire entre les lignes, et B. Guyon y excelle, apparaissent déjà les signes de sa “tentation totalitaire” : l’aspiration vers un régime absolutiste qui apparaît dans certains des “*Contes philosophiques (El Verdugo, Adieu, la vendetta)*”, vraies apologies de Napoléon—vers un régime qui ait pour lui ces deux atouts indispensables à l’exercice du pouvoir : la *force* et la *durée*. C’est ainsi que “*Le bal de Sceaux*” sera l’apologie de la politique de Louis XVIII : libéralisme modéré sous une main ferme”, et que dans “*Les deux rêves*” nous trouvons celle de la Raison d’Etat, supérieure aux individus, par laquelle Catherine de Médicis explique sa conduite à Robespierre et lui prédit sa tragique destinée.

\* \* \*

Arrive la Révolution de Juillet, et cette course aux places qu’il stigmatise dans ses “*Lettres sur Paris*”.

Absent de la capitale pendant la révolution, — (il voyageait alors en Touraine avec Madame de Berny)—il n'y rentre qu'au mois d'Octobre. La curée des places est terminée, — à son grand dépit—mais Balzac est persuadé qu'il a un grand rôle politique à jouer. Il doit se jeter dans la mêlée, car le nouveau régime le déçoit, et il le déçoit pour plusieurs raisons :

*Il manque de jeunesse* : “On prend les mêmes et on recommence” n'est pas un slogan inventé par la troisième République et Balzac décoche des traits acérés à cette “gérontocratie” qui a gardé le pouvoir. Place aux jeunes ! Bien que la pensée suivante de Balzac soit de 1840 (dans *Z. Marcas*, Con XXI.425) nous aurions aimé la voir citée par l'auteur, tant elle illustre bien ses idées. “Août 1830 fait par la jeunesse, qui a lié la javelle, fait par l'intelligence qui avait mûri la moisson, a oublié la part de la jeunesse et de l'intelligence... La jeunesse éclatera comme la chaudière d'une machine à vapeur.”

Ce nouveau régime *manque de grandeur* : c'est un gouvernement de bourgeois, pour les bourgeois, et l'on sait tout le mépris de l'“artiste” pour “le bourgeois” typisé par Balzac dans l'“*Epicier*” et par H. Monnier dans “*Monsieur Prud'homme*”. C'est un gouvernement à petites vues, à petits intérêts, partisan de ce “juste milieu”, formule qui divertit tant nos arrière-grands-parents, et Balzac tout le premier. *Il manque de fermeté* : il se laisse déjà déborder par l'émeute, et le romancier lui reproche ses hésitations, ses atermoiements, ses incertitudes, sa politique à courtes vues. Enfin et surtout ce gouvernement de vieux, ce gouvernement timoré, ce gouvernement médiocre *manque de logique*. Tout n'est donc pas pour le mieux dans le plus beau pays du monde, et Balzac souscrirait volontiers à cette humoristique définition de la révolution de Juillet : “Elle a substitué au procu-

reur l'avoué, au traitant le banquier, au perruquier le coiffeur, à l'apothicaire le pharmacien, au Roi de France le roi des Français", autant dire qu'elle n'a rien changé du tout. Une fois de plus la Révolution aura été trahie par ceux qui l'avaient entreprise.

Puisque les choses vont mal, que faudrait-il donc faire ? Balzac a un programme tout prêt, et il nous l'expose dans son "*Enquête sur la politique des Deux ministères*". Il y préconise un programme belliciste, pour rallier l'unanimité des français, tout vibrants encore de l'épopée napoléonienne ; la liberté de la presse ; l'abolition du cens d'éligibilité, — (il y a de fort bonnes raisons personnelles) ; un large programme de grands travaux d'utilité publique pour ramener la prospérité économique. Mais à ces exigences démocratiques il oppose la nécessité d'une politique d'ordre et de conservatisme social, et le rétablissement de l'hérédité de la Pairie.

\*  
\* \*

Les "*Lettres sur Paris*" et "*l'Enquête*" avaient attiré sur lui l'attention. C'est la période du flirt avec le parti légitimiste dont les chefs : Berryer, le duc de Fitz-James cherchent à attirer à eux cette recrue de taille, estimant sans doute, (pour employer une expression chère à Balzac, qui l'empruntait au duc d'Albe), "qu'un saumon vaut mieux que mille grenouilles". Mais Balzac hésite : il se refuse à adhérer nettement à l'un des partis existants. Le résultat de ces hésitations fut, qu'aux élections législatives de 1831, Balzac qui se porta candidat à Fougères, Tours et Cambrai ne recueillit qu'un nombre de voix infime. La leçon portera : il a compris, à ses dépens, qu'il faut adhérer à un parti.

Ne croyons pas cependant que cette activité politique nuise à sa production littéraire : c'est l'année où vont successivement paraître "*La Peau de Chagrin*" et les "*Contes philosophiques*".

Son pessimisme social s'y aggrave encore devant la méchanceté du monde, son égoïsme, devant le règne de l'argent-roi, et il édifie sa théorie de la "pathologie de la vie sociale", du rôle destructeur de la pensée et de la civilisation. Il aboutit ainsi à une vue quasi anarchique de la société. Dès lors deux solutions s'offrent : *ou l'évasion*, dans une quelconque tour d'ivoire, *ou la lutte*, pour s'efforcer de rendre meilleure cette société en pleine déliquescence. Et pour cela, *par Raison* Balzac conclut de son enquête à la nécessité d'un pouvoir fort et hiérarchique, appuyé sur la seule puissance morale capable d'enrayer le mal : *l'Eglise*.

Il est dès lors mûr pour le changement d'attitude politique de 1832 : son adhésion au parti légitimiste, opinion qui n'est pas une attitude sentimentale mais une conclusion logique et rationnelle. Et ici, B. Guyon fait justice des accusations lancées à Balzac par certains critiques, de s'être rallié au légitimisme "par amour". Combats de femmes autour d'un cœur ? Sans doute, mais si l'influence de Madame de Castries fut indéniable, elle ne fit que confirmer, ancrer Balzac dans une décision déjà prise. Il faut bien reconnaître aussi que l'idéologie ne joua pas seule et s'allia à de profonds calculs d'ambition. Balzac espéra et espérera longtemps *jouer* un rôle politique de premier plan à cette période de sa vie, et, en adhérant au parti, il comptait bien que ce dernier ne se montrerait pas ingrat, et s'empresserait de mettre en avant le grand homme qui se donnait à lui, manoeuvre un peu cousue de fil blanc et à laquelle les chefs du parti, inquiets de certaines audaces de leur nouvelle recrue, ne se laissèrent pas prendre. A vrai dire, comme nous le démontre B. Guyon par des

textes capitaux ces chefs n'avaient pas tout à fait tort : le légitimisme balzacien était fort peu orthodoxe et ses sympathies bonapartistes, ses méditations sur l'empereur *professeur d'autorité* l'entraînaient vers l'absolutisme, vers "la plus grande somme de pouvoir possible, de quelque nom qu'on l'appelle."

\*  
\* \*

Quoi qu'il en soit de ces multiples raisons, Balzac a pris nettement position à la fin de 1831. Il collabore au "Rénovateur", à "La Quotidienne", il lance son "*Essai sur la situation du parti royaliste*", et se porte candidat à Chinon. Peut-être fut-il arrivé cette fois à ses fins, si un stupide accident de tilbury, qui "mit sa tête, cette belle tête au contact des pavés de Juillet" ne l'avait retenu une quinzaine de jours au lit juste au moment d'aller faire sa campagne électorale. Comprit-il que ses amis légitimistes ne l'avaient pas soutenu franchement et qu'ils se méfiaient un peu de lui ? Toujours est-il qu'au même moment, sous des pseudonymes différents, nous le voyons collaborer à des journaux de gauche, comme "la Caricature", et B. Guyon n'est pas loin de croire que cette collaboration se faisait au su et avec la tacite approbation de ses nouveaux amis : et il invoque à ce propos le passage d'"*Illusions perdues*" où Finot conseille à Lucien de Rubempré, qui se dispose à passer dans les rangs royalistes, de continuer sa collaboration littéraire au petit journal de gauche où il avait fait ses premières armes.

\*  
\* \*

Si, comme nous le démontre B. Guyon dates à l'appui, sa conversion légitimiste n'eut rien à voir au début avec sa naissante intrigue avec la marquise de

Castries, dont l'influence n'a pu que l'accentuer, il semble non moins certain que le cuisant échec que le romancier essuya dans sa tentative amoureuse auprès de la belle, froide et dédaigneuse grande dame, échec qui lui laissera au coeur, toute sa vie, une saignante blessure et que la condescendante hauteur dont les chefs du parti firent preuve à son égard ne tardèrent pas à l'éloigner d'eux peu à peu. Madame de Berny le lui avait bien prédit, qui lui écrivait : "Songe bien que, dussent-ils être vainqueurs, *ils ont toujours été ingrats par principe...* ils ont un dédain qui va jusqu'au mépris pour tous ceux issus d'un sang autre que le leur... Ami, ne les crois-pas! ne t'y fie pas !".

Ainsi s'explique la nouvelle attitude de Balzac qui en 1833 va se placer non pas au dessus de la mêlée, mais au dessus des partis. Nulle part autant que dans "*la Duchesse de Langeais*" (*Ne touchez pas à la hache*) ne se trouvera de satire plus âpre de l'aristocratie, courant à sa perte par son égoïsme, son individualisme, son incapacité et surtout par son impuissance à s'adapter aux temps nouveaux. N'allons pas accuser Balzac d'être uniquement un destructeur de la société, car au même moment il va nous donner sa conception personnelle du gouvernement moderne dans l'une de ses plus belles oeuvres : "*Le médecin de Campagne*", dont Bernard Guyon nous donne une analyse d'une extrême finesse.

Balzac attendait beaucoup de sa nouvelle oeuvre : tout d'abord il visait le prix Montyon, auquel il ne cessera de penser et qu'il n'obtiendra jamais : Les 20.000 francs de 1830 qu'il représentait auraient été les bienvenus dans la trésorerie toujours si obérée de l'écrivain). Il comptait en outre s'en faire une sorte de tremplin électoral. Le grand discours politique que le Dr Bénassis fait aux notables du canton, rassemblés chez lui, est une véritable profession de foi, un programme de candidat fort bien composé. Il nous montre

d'abord dans la démocratie une menace de révolution et d'anarchie : il plonge, — déjà — le fer rouge dans les plaies du parlementarisme : méconnaissance de l'intérêt général au profit d'intérêts particuliers d'une circonscription ou d'électeurs ; il stigmatise, — déjà — ces perpétuels changements de ministères, "ces coûteuses dynasties de premiers ministres"... on croirait entendre Léon Daudet raillant dans *l'Action Française* les quelque 95 ou cent ministères de la Troisième République... Tel est le mal. Quels en sont les remèdes ? Écoutons-le : 1. Chercher une "entente perpétuelle entre ceux qui possèdent", *contre* le prolétariat ; 2. Réduire l'assemblée à la *discussion* de l'impôt — comme au temps des États Généraux, — et à l'*enregistrement* des lois, — comme au temps des Parlements, et c'est tout. *Le pouvoir exécutif doit rester entre les mains d'un seul*, à qui est dévolu le soin de discerner et de capter les "énergies montantes". Sur quel principe moral devra-t-on s'appuyer pour obtenir un tel résultat ? Balzac n'en voit qu'un seul : *la religion*, modératrice des bas instincts de l'homme, comme elle est le seul frein possible aux excès du pouvoir. Comme le constate B. Guyon après l'abbé Bertault, voilà un son de cloche tout nouveau dans l'oeuvre balzacienne et dans lequel la prépondérante influence de la mystique et religieuse Madame Hanska se laisse facilement deviner. Comment ne pas voir déjà là, en germe, la fameuse phrase de *l'Avant-Propos* de 1842 : "J'écris à la lumière de deux vérités éternelles : la religion, la Monarchie, deux nécessités que les événements contemporains proclament, et vers lesquels tout écrivain de bon sens doit essayer de ramener notre pays" ?

Mais pourtant, ne nous y trompons pas, comme nous le fait observer l'auteur, ni le mot "Roi" ni le mot "légitimité" ne sont prononcés par Bénassis-Balzac ; et comme nous le fait toucher du doigt un autre passage

capital de l'oeuvre, la fameuse "*histoire de Napoléon racontée par un vieux soldat dans une grange*" constitue une nouvelle apologie non déguisée du régime dictatorial napoléonien. Balzac ne renie pas ses premières amours. D'ailleurs, les réactions hostiles de la presse royaliste ne se firent pas attendre : "Le *Médecin de campagne* a été accueilli par des torrents d'injures, écrira Balzac à Mme Zulma Carraud, les trois journaux de mon parti qui en ont parlé l'ont fait avec le plus profond mépris pour l'oeuvre et pour l'auteur."

\*  
\* \*

L'année 1834 constitue pour Balzac un tournant décisif de sa vie : il a enfin une claire vision de son oeuvre. Il vient de découvrir l'intérêt qu'il y a à faire réapparaître les personnages dans ses romans, le "thème de la cathédrale" commence à se dessiner dans son esprit, et dans les deux *Introductions* aux *Etudes de Moeurs* et aux *Etudes Philosophiques*, rédigées par F. Davin mais inspirées par lui, il affirme solennellement sa double ambition d'être un *historien des moeurs* de son époque et un *analyste des phénomènes sociaux*. Sa vie sentimentale se stabilise. Comme le remarque B. Guyon, c'est à peu près à la même époque que Mr M. Bardèche arrête son "*Balzac romancier*" (après le *Père Goriot* 1835), que Billy scinde en deux sa *Vie de Balzac* (Jeunesse, Maturité), que JI. Arrigon clôt son ouvrage sur *Les années romantiques de Balzac*. Le libéral de 1820 est devenu le légitimiste de 1834, mais comme l'avait fort bien vu l'un de ses contemporains, Ch. Weiss, qui écrivait en 1833 "En politique, M. de Balzac se dit légitimiste et parle comme un libéral", le légitimiste Balzac est un libéral qui s'ignore. On pourrait même dire en poussant le paradoxe : "En 1820-24 le libéral Balzac est un légitimiste qui s'ignore, en 1834

le légitimiste Balzac est un libéral qui s'ignore", mettant ainsi l'accent sur ce *dualisme balzacien* si bien mis en évidence par Curtius et Ph. Bertault, et sur lequel insiste à son tour M. B. Guyon, en nous montrant l'opposition qui existe d'une part entre le pessimisme social de Balzac — qui invite à l'anarchie et à la révolte, — et d'autre part son programme politique constructif et conservateur.

\*  
\* \*

Il ne nous reste qu'à regretter profondément qu'une fois en si bon chemin, l'auteur ait laissé son poulain à moitié-route et qu'il ne nous ait pas montré notre Docteur-ès-sciences Sociales, en pleine possession de sa technique, dans les années productives de sa maturité, de plus en plus partisan d'une dictature, qu'elle vienne de gauche ou de droite. De cette dernière attitude les preuves ne manquent pas dans son oeuvre. Citons au passage les idées politiques de l'abbé Bonnet dans "*le Curé de Village*", qui "désire pour la France *un sauveur*, sous la forme d'un homme providentiel, soit Marius soit Sylla, qu'il s'élève d'en bas ou qu'il vienne d'en haut" ; les idées que Balzac prête à Z. Marcas sur la *médiocratie* du Juste-Milieu, ou encore sa déclaration si belliqueuse de 1844, véritable appel à un putsch des intellectuels : "Si quinze hommes de talent se coalisaient en France et avaient un chef qui put valoir Voltaire, *la plaisanterie* qu'on nomme le *gouvernement constitutionnel* et qui a pour base la perpétuelle intronisation de la médiocrité, cesserait bientôt..." (Préface de la première édition de la IIIème partie *d'Illusions perdues*).

Outre ce reproche majeur, je me permettrai de signaler à l'auteur quelques inexactitudes de son oeuvre.

Page 48, B. Guyon évoque l'arrivée dans la Grand-Ville du père de Balzac, s'acheminant de sa province hostile vers la capitale, "semblable à ces jeunes gens que son fils devait peindre avec tant de vérité et d'émotion : les Rastignac, les Vandenesse, les d'Esgrignon, etc." J'avoue que j'eusse préféré voir l'auteur citer à ce sujet d'autres personnages balzaciens, venus à Paris en sabots : tel le brave César Birotteau, tel encore le jeune Cardot, futur propriétaire du "Cocon d'or", au lieu de ces aristocrates. Page 129, B. Guyon déplore qu'il n'existe à sa connaissance aucune étude d'ensemble sur les Juifs dans Balzac. Ce balzacien ignore-t-il l'étude de Mme M. Spitzer : "*Balzac et les Juifs*" ? (Budapest, 1939).

Page 149, B. Guyon reproche à MM. Hanotaux et Vicaire d'avoir fait de la "Dilecta" l'initiatrice de Balzac aux doctrines royalistes. La Dilecta, dit-il, n'a pas introduit son amant dans les salons du Faubourg Saint-Germain entre 1822 et 1828. Nous sommes d'accord, mais n'est-ce pas Balzac lui-même qui reconnaîtra cette initiation lorsqu'il écrira à Mme Z. Carraud, qui lui demande sa protection pour un jeune débutant dans les lettres : "Trouvera-t-il une femme *qui lui élargira le crâne* entre deux caresses ?"

MM. Hanotaux et Vicaire parlent expressément d'une "*ouverture* que Balzac eut, grâce à elle, sur ces hautes demeures *si fermées*,...et qu'il put ainsi dès sa jeunesse *entrevoir*...les drames du grand monde." Je crois que B. Guyon a lu trop vite le texte de Hanotaux, et il se donne à lui-même, par la citation qu'il nous fait, des verges pour le fouetter.

Page 407, l'auteur nous parle à propos des visées biologiques de Balzac, de "l'immense échelle qui part de l'amibe pour monter à l'homme", Amibes que Bal-

zac aurait eu bien du mal à entrevoir, puisqu'elles furent découvertes vers 1883.

Page 448, B. Guyon commet une erreur dans les noms des personnages des "*Deux rencontres*". Dans la première version de *la Femme de trente ans* : ("*Même histoire*"), le marquis d'Aiglemont ne figure pas dans cet épisode, il s'appelle alors le marquis de Verdun.

Page 665, M. B. Guyon nous parle du "Vicaire de Wakefield" sans se douter qu'en anglais, "a vicar" c'est un curé, ou plus exactement un pasteur, et qu'au contraire, "a curate" c'est un vicaire : au reste Balzac, qui n'était pas très versé dans la langue de Shakespeare, a commis chaque fois la même erreur de traduction : traduttore, traditore... Ne reprochons donc pas trop sévèrement à Bernard Guyon d'être aussi balzacien que Balzac.

Un reproche plus grave pourrait lui être fait, à un tout autre point de vue : celui d'extrapoler quelque peu lorsqu'il nous parle des idées *évolutionnistes* de Balzac, commettant ainsi un grave anachromisme : il l'a reconnu du reste avec bonne grâce dans sa note sur le "Naturalisme Balzacien".

Je me hâte d'ajouter que ces quelques critiques, bien anodines, n'enlèvent absolument rien à la haute valeur de l'ouvrage et il faut remercier très vivement l'auteur de ce très beau livre qui enrichit la bibliographie balzacienne d'une étude extrêmement forte, minutieuse, bien écrite et bien pensée, sur l'un des aspects du génie balzacien qui, jusqu'à présent, n'avait été abordé que trop superficiellement. L'étude de Bernard Guyon mérite d'être lue et méditée, et elle doit figurer en bonne place dans toute bibliothèque balzacienne.

## PÉTRARQUE EN FRANCE

Le 6 Avril 1948 a été, dans la République des Lettres, un anniversaire important. Il y eut, ce jour-là, six cents ans que mourut, en Avignon, une femme mystérieuse, dont la renommée est liée indissolublement à celle de l'écrivain de génie dont elle fut l'inspiratrice. Je veux parler de Laure, la muse de Pétrarque.

Il ne convient plus de s'étendre sur l'oeuvre de cet auteur qui, écrivant des vers en langage de son temps, contribua, après Dante, à créer l'italien moderne, non plus que sur l'influence énorme qu'il exerça, par le rayonnement de sa gloire, sur la littérature de l'Europe et des pays latins en particulier. Rappelons pourtant qu'il fut le précurseur de la Renaissance par ses travaux d'humaniste tout en appartenant encore au Moyen-Age, en bien des points, notamment par la façon dont il sut raffiner et porter aux plus hauts sommets de l'idéalisme la conception de "l'amour courtois".

Aussi bien, n'avons-nous pas à écrire ici une page d'histoire littéraire. Nous voulons seulement faire un bref pèlerinage au pays où Pétrarque écrivit la majeure partie de ses poèmes et chercher des témoins muets de sa présence ainsi que de celle de son idole. Pour cette dernière, disons tout de suite que nous serons déçus. Les savants, en effet, n'ont encore pu se mettre d'accord sur son identité. Quant aux édifices rappelant des

épisodes de la vie de Laure en tant que personnage poétique, ils ont, à peu près tous, disparu. En vain, dans un quartier un peu éloigné d'Avignon nous regarderons le clocher de l'église des Cordeliers, seul reste du couvent où, depuis 1533, on montrait le tombeau de Laure de Noves, que François 1er lui-même célébra, en des strophes de sa manière, comme la dernière demeure de l'authentique égérie de Pétrarque, nous n'y verrons que le débris d'un reliquaire vide, car le tombeau a été détruit pendant la Révolution, avec la chapelle qui l'abritait, les ossements qu'il contenait ont été dispersés et, par surcroît, plus d'un érudit moderne conteste à la fois et que ces ossements aient été ceux de Laure de Noves et que Laure de Noves ait été la Laure de Pétrarque. En vain aussi nous chercherons l'église Sainte-Claire où celui-ci nous apprend qu'il vit pour la première fois celle qui devait à jamais emplir son âme d'une religieuse passion : l'église Sainte-Claire n'existe plus.

Mais il n'en va pas de même de ce qui se rapporte au poète, ni des lieux où il puisa son inspiration. On sait que Pétrarque, né en 1304 à Arezzo, au sud de Florence, vint, encore enfant, s'établir, avec ses parents, dans le Comtat Venaissin. Il devait y rester jusque dans son âge mûr, malgré quelques séjours qu'il fit en Italie et dans le midi de la France et un voyage qu'il entreprit à travers les provinces du nord, jusqu'en Belgique.

Une bonne partie de sa vie se passa à Avignon, où il était l'hôte du Cardinal Colonna, l'autre dans le petit village de Vacluse, où il se retirait pour se livrer à l'étude et à la rêverie. Ni le climat à la fois venteux et ensoleillé, ni les plaines richement cultivées, ni les collines escarpées n'ont pu changer depuis son temps, non plus que la situation d'Avignon, avec son château formidable bâti sur un promontoire, au-dessus du

Rhône, ou celle de Vaucluse blotti dans une vallée profonde, au bord des eaux torrentueuses de la Sorgue. Ces ruelles de la vieille cité pontificale, ces échappées sur le grand fleuve, ces tours blanches des remparts de Villeneuve, ces vignes, ces prairies, ces oliveraies, ces haies de cyprès se dressant en sombres écrans sur un ciel vibrant, ces hauteurs grisâtres couvertes de genévriers et de pins, ces sommets aux vertigineuses parois, ce mélange de douceur et d'âpreté, cette clarté, ce silence livré au crissement des cigales, cette précision des contours et ce mystère des lointains vacillant dans la lumière, tout cela est encore tel que l'a vu le poète, et à penser qu'il en avait, comme nous, les yeux baignés, quand il ciselait ses sonnets à la fois précieux et sensibles, il nous semble les mieux comprendre.

Vaucluse surtout nous retient.

Il y avait là, dès le XI<sup>ème</sup> siècle, un château féodal dont on voit encore les ruines sur un pic abrupt qui, au XIV<sup>ème</sup> siècle, appartenait aux évêques de Cavaillon, avec la Seigneurie du village. Pétrarque étant l'ami et le protégé d'un de ces évêques, le Cardinal de Cabasol, y vint loger à proximité du château.

Mais si le voisinage du puissant prélat l'attirait, on ne peut douter que le site exerçait sur lui une séduction plus grande encore. C'est, en effet, un des plus réputés de France, à la fois pour sa beauté et pour la singularité de sa fameuse "fontaine", la source la plus abondante du monde, qui s'épanche d'un gouffre sans fond au pied d'une vertigineuse falaise et donne naissance à la Sorgue.

Bien qu'au début de ce siècle, la fontaine de Vaucluse ait été gâtée par la construction d'une usine, à quelques centaines de mètres du gouffre, en plein coeur des gorges où l'eau bondit sur les pierres, on peut encore, entre des rochers immenses, sous les arbres épais, près des cascades et des rapides couleur d'émeraude, com-

prendre quel charme y subissait le mélancolique amant de la divine Laure. Et nous y trouvons la preuve que le sentiment de la nature, en ses aspects les plus sauvages, s'il ne s'est pas exprimé dûment avant l'école préromantique de la fin du XVIIIème, n'en a pas moins existé dans certaines âmes d'élite, dès avant l'époque classique et jusqu'en plein Moyen-Age.

Il est, en tout cas, émouvant de parcourir cette vallée où nous savons que, longtemps, vécut, erra, rêva, écrivit un des plus délicats poètes de l'humanité, d'y admirer un paysage dont il s'enchantait aussi et dont il a mêlé la louange à celle de l'objet, peut-être imaginaire, de son amour et de ses soupirs.

On peut visiter, dans le village, au bord de la Sorgue, au bas des pentes sur lesquelles s'élève le château, une vieille maison qui passe pour être celle de Pétrarque. A vrai dire, elle n'est pas d'une aussi haute époque. Pétrarque, d'ailleurs, nous dit lui-même que son habitation fut brûlée par des brigands et qu'il n'en resta presque rien. Cependant, les lettrés les plus attentifs à tirer parti des renseignements fournis par sa correspondance et par ses oeuvres inclinent à croire que sa maison et son jardin ne pouvaient se trouver qu'à l'endroit où s'érige aujourd'hui la modeste demeure dont nous parlons. Celle-ci aurait donc été construite sur les fondements des murs qui abritèrent, il y a six siècles, les méditations de Pétrarque. On y a fait un petit musée composé de quelques vieux meubles, de quelques estampes, de quelques anciennes éditions. L'intérêt n'en est pas très grand. Ce n'est pourtant pas sans un trouble secret que, penché sur une vitrine, au-dessus d'un incunable, on y lit le début du fameux sonnet :

Chiare, fresche, e dolci acque...

Car, tandis que le poète y évoque pour nous, aux notes cristallines et aux vives couleurs de ses vers, l'image de sa "seule Dame" reposant "ses beaux membres"

au bord de la rivière et y faisant d'un arbre "une colonne à son beau flanc", nous entendons monter, par la fenêtre ouverte, la rumeur de ces mêmes eaux qui, entre ces mêmes rives, continuent à rouler leur flot et chantent toujours un poème que Pétrarque n'a fait que traduire.

JEAN GALLOTTI

## LE MARCHAND DE FEU

*(fin)*

C'est de ce jour qu'il se sentit désemparé, bateau sans pilote sur une mer sans rivage ni port. Sa volonté avait jusqu'alors tenu la barre, une volonté fine et dure comme un fil d'acier. Maintenant il passait le quart à un inconnu ; et cet inconnu remontait lentement le fleuve que Manuel avait descendu, toutes voiles ouvertes, vers la mer étale sous le soleil de midi...

Lentement, Manuel était revenu vers la frontière. Un matin d'hiver il se trouva à cette Torre Rodone, près de Carmol, sans qu'il sût pourquoi. Il y passa l'hiver.

Lorsque le printemps éclaira les premiers amandiers et que le vent eut fini, entre les roches et les pierres, de peigner l'herbe sèche, il sortit de sa cachette, métamorphosé. Pourtant c'était bien toujours le même homme : un type d'Espagnol peu commun, d'un roux sombre, couleur de châtaigne mûre, bien trop haut pour un Ibère, les cheveux crépus, poilu jusqu'au bout des doigts. Avec ça des yeux clairs, enfoncés mais tranquilles. A la rigueur, il aurait pu passer pour un chemineau. Mais, entre le nez et la lèvre, l'espace rasé, trop large et trop haut, marquait l'Espagnol. Et, quoique son corps fût musclé et plutôt maigre, l'habitude de la "facha", cette longue ceinture de laine rouge enroulée autour des reins, avait détendu les muscles du ventre et il paraissait un peu bedonnant.

Manuel avait changé. Enfermé dans cette Torre Rodone tout l'hiver, chaque jour il avait repris, dans sa tête, cette histoire si étrange et pourtant réelle, à laquelle il se trouvait mêlé. Exclu depuis toujours d'un présent sans charme, frustré d'un avenir tombé comme un fruit avant terme, force lui était, pour ne pas ressembler aux bêtes qu'il croisait dans les sentiers, de revivre un passé où il avait du mal à se reconnaître et où pourtant un homme qui portait son nom avait agi. La déposition de Ramonet, le château de Don Gomez Ibarra lui servaient de jalons. Il suffisait, peu à peu, de combler les vides et de s'admettre tel que la société l'avait jugé. Il s'y essayait. Il n'y était pas encore arrivé.

Maintenant qu'il descendait vers les mas où, par nécessité, on continuait à lui acheter, il savait qu'il n'était pas l'homme des garrigues, solitaire et sauvage, vivant de chapardage, prêt à un mauvais coup. Et il faisait sonner dans sa poche les douros blancs dont Don Gomez l'avait toujours pourvu. La première fois qu'il pensa vraiment à cet argent qui gonflait sa poche, il eut une angoisse réelle de se trouver à nouveau en France, sur ce versant pelé de montagne, loin de tout village. Qu'y faisait-il ? Qu'y cherchait-il ? Et, le temps d'un éclair, il se vit, dans quelque "ciudad" d'Espagne, au fond d'un café accueillant et sombre où, devant les consommateurs, brillait l'anisette claire. Ah ! Non ! ce n'était pas cela qu'il avait rêvé, ni cela qu'il cherchait maintenant. Mais quoi ?... Désormais, rien n'était plus en son pouvoir...

Il allait de mas en mas, horripilé qu'on le reçut toujours avec les mêmes mots, ceux qui, voilà deux ans, lui semblaient si aimables et parfois même cordiaux :

—Tiens, voilà le marchand de feu... Laisse cinq paquets et prends l'argent sur la table.

Parfois on lui donnait un verre de vin. Et bien non ! il n'aimait pas le vin, du moins le vin ordinaire

qu'on lui offrait. Alors il se rappelait avec rage qu'en plein tribunal cet imbécile de Crignol l'avait chargé en le faisant passer pour un ivrogne. En posant le verre sur la table, il pensait aux vins que lui offrait Don Gomez et ses lèvres s'arrondissaient au souvenir de leur finesse et de leur goût.

Mais personne ne lui parlait. Il parcourait les villages frontaliers, reconnu par tous, et n'entendait sur le pas des portes ou sur les routes que :

—Tiens, le marchand de feu !

Ou bien :

—Tiens, Manuel ! Comment va ?

Mais personne ne lui parlait.

Aussi, chaque incursion hors de la Torre Rodone, à laquelle il revenait toujours, le poussait plus avant dans le pays. Jusqu'au jour où, sur un chemin vicinal de Riolo, il rencontra cette vieille femme. Il la connaissait. Elle était seule. Il avait un tel besoin de parler qu'il s'en approcha d'un pas trop rapide, la figure crispée, l'oeil avide. Il ne se voyait pas. La vieille, qui cueillait de l'herbe pour les lapins, souleva son sac, le mit devant elle, montra la faucille dont elle se servait pour couper les pissenlits. Manuel s'arrêta, médusé. Elle ne parlerait pas. Déjà elle s'esquivait. Il sentait qu'elle n'avait pas peur ; seulement de la répulsion. Elle était bien vieille. Il posa sa hotte, s'assit au milieu du chemin et lui cria :

—Parle !

—Parle quoi ? répondit la vieille.

A son tour, elle posa son sac mais se tint à distance.

—Parle, répéta-t-il, parle... Guidette.

Sa voix s'était faite si contenue, si basse, que la vieille crut y deviner une supplication.

—Que veux-tu que je te dise, mon pauvre Manuel, articula-t-elle.

—Tout... parle donc... ce que tu voudras...

—Que puis-je te dire, à toi qui connais tout mieux que moi... Tu es bien malheureux, Manuel !

—Je ne suis pas malheureux, répliqua l'homme. J'ai de l'argent... (Il fit sonner les douros dans sa poche) ...mais je ne sais pas... je ne sais rien...

Elle crut qu'il était devenu un peu fou. Elle raconta ce que Manuel avait mis des mois à pressentir, une histoire de malheur où il était mêlé, où il avait sa part qu'il devait un jour ou l'autre prendre.

—La mère est morte, continuait la vieille... Elle était grosse... et elle n'a pu faire ses couches... Ç'a été un grand malheur pour le mari. Ce pauvre Nadal est sorti plein de mauvais sangs. Il a dû laisser son travail à la gare de Ste. Marie. Mais mon gendre m'a dit, le mois dernier, qu'il avait maintenant repris...

\*  
\* \*

C'est le lendemain qu'il avait fait sa première incursion au delà de Riolo et qu'il avait rencontré Guillem, le pâtre. En s'en revenant vers Torre Rode, il pensait à Nadal, le père de Blaise. C'était un homme des basses terres, dans la force de l'âge. D'instinct, il le devinait rude comme un chêne, capable de coups à abattre un arbre, à ébranler un mur. Manuel souriait en se rappelant la carrure de cet homme dont il avait volé l'enfant. Il revoyait, comme s'ils eussent été sous ses yeux, ses bras de bois, ses biceps noueux. Et il continuait à sourire.

—Ils avaient raison, je suis tout de même un homme des garrigues...

Et tout en montant la pente qu'il choisissait la plus rude, il vivait le travail de ses mollets aux muscles longs et souples, de ses cuisses aussi rapides que des bielles, de ses reins puissants et secs, de son dos aussi montueux que le bas pays de collines. Pas un mouvement,

fût-il retenu, qui n'animât sous la peau velue le rampe-ment vigilant d'un muscle. Il croisa les bras sur sa poitrine et il marcha longtemps en les regardant, les manches de la chemise relevées jusqu'aux aisselles.

Quelques jours après, il prenait la route du Castel Rouch. Il ne savait pas pourquoi il s'aventurait si loin, mais une prudence à moitié endormie lui fit éviter les villages et suivre les sentes les plus délaissées. On était en mars, et, depuis une huitaine, le bas pays vivait sous le vent. Bien sûr, sur les hautes pentes, le vent soufflait aussi. Mais c'était par rafales intermittentes, aussi puissantes et soudaines qu'une vague, qui couchaient une minute les arbres et criaient dans le pelage rude des garrigues. Puis, en un tournemain, le vent allait ailleurs, débusqué. Un calme désolé s'établissait sur les terres rouges où chuchotaient, plaintives, les feuilles martyres des chênes-nains. Mais, en bas, c'était bien autre chose ! on était dans le vent comme sous une eau. Pas une minute de répit : la nature vivait dans une farandole ivre, les arbres et les plantes hurlant leur enracinement. Les hommes avançaient les bras, ouvraient les mains dans cette lutte inégale contre un ennemi puissant et invisible, avec le fallacieux espoir de se protéger, de s'agripper quelque part. Pour Manuel, c'était un temps choisi. S'il était impossible de s'entendre à trois mètres, il ne pouvait être question de poursuite dans un vent pareil. Et puis, rien ne faisait le temps clair comme ce vent ! On aurait dit d'une loupe posée entre soi et les choses.

Il allait bien tranquille, l'oeil tout de même aux aguets car il pensait au garde. Sur ce chemin haut, à la lisière des bois de chênes-liège, il avait la vue dégagée sur sa droite, plongeante sur sa gauche. Un caillou tomba près de lui. Il en entendit moins le bruit qu'il n'en vit, à deux pas, la courte trajectoire. Jambes pliées, il allait bondir, quand il aperçut la tête d'un hom-

me émergeant de derrière un genévrier. Il le reconnut aussitôt : c'était le berger des Angles (un mas des environs) un homme à moitié idiot et qui abandonnait ses bêtes pour courir les garrigues.

Le berger fit un geste obscène, puis, montrant la direction du Castel Rouch, il cria dans le vent :

—Eh ! la Fine... elle t'attend... ça presse....

Encore un Manuel qu'il ne pouvait identifier. Il ne comprenait pas cet acharnement du garde, lors du procès, à le vouloir coureur de jupons, trousseur invétéré et silencieux de filles de fermes. Non ! pas plus qu'il n'était un ivrogne, il n'était un homme à femmes : il s'en méfiait bien trop de celles-ci ! Et, n'était le chemin qui l'obligeait, de temps en temps, à passer la nuit au Castel Rouch, il n'en eût vu jamais aucune. Il s'en était tenu à cette Fine Carbasse non par goût ni fidélité mais parce que le hasard la lui avait fait prendre comme on cueille un fruit à une haie, un jour de soif. Il n'y avait eu ni choix, ni préférence.

Bien sûr qu'il en avait eu des occasions ! Elles auraient pu parler (et combien avaient dû se pincer les lèvres pour ne pas le faire) celles qu'il avait non dédaignées, mais écartées d'un geste parce qu'il était sans besoin. Pour la Fine, c'était donnant donnant. Il payait le refuge et la table, mais pas en confidences d'oreiller. Quand il mit les deux soeurs au courant du rapt qu'il projetait, Manuel ne dit que le strict nécessaire. Elles se trouvèrent embarquées, et aussitôt en plein courant. Leur volonté, leur goût ou leur répugnance n'avaient rien à voir dans cette affaire. Manuel jugeait qu'elles en savaient bien assez, mais il était certain de leur discrétion. Sa certitude n'était pas fondée sur la confiance, mais sur la situation du Castel Rouch, "quillé" au sommet du roc, emprisonné dans son corset de bois, à des kilomètres de tout lieu habité.

Tout en marchant, dans cette boule de silence qu'était sa tête dans le vent, il se rappela que la Fine n'était plus à Castel Rouch. Mais il était assuré d'y trouver l'aînée. "Fine est partie, lui avait dit la vieille de Riolo, un oeil crevé par un plomb du coup de fusil du garde. Mais sa soeur est restée. Tu trouveras toujours ton "grain" là-haut..."

Ton grain ! Qu'avait-elle voulu dire ? De quels exploits le croyait-on capable ?... Son grain !... Maintenant, à cette minute seulement, il savait ce que c'était, il savait où le trouver. Une lucidité étonnante qui le transporta venait de transpercer, pour la première fois, cette espèce de brume hébétante qui depuis toujours lui masquait, jusqu'au point final, le motif de ses actes. Il savait pourquoi il allait au Castel Rouch.

Le sentier le conduisit presque devant la porte de la cuisine. Sans précaution, il ouvrit cette porte que le vent furieux faisait tressauter. Il se trouva jeté au milieu de la pièce. Au fond, les rideaux de l'alcôve ondulèrent comme une eau. Il s'élança vers le lit, enfonça un genou dans l'édredon rouge, atteignit, dans le sombre, sur l'appui du fenestrou bas, un paquet de vêtements ficelés. Puis il revint à la porte, sortit, le paquet sous le bras. Il n'y avait comme trace de son incursion dans la pièce que la forme en creux de son genou dans l'édredon. Aussitôt dehors, il se mit à courir, vent dans le dos, dévalant les pentes, fou de joie. Le vent sauvage avait part à cette frénésie subite. Soulevé autant par ses muscles que par la houle dense du vent porteur, il goûtait la joie neuve de se sentir enlevé, de voler, immatériel.

Mais ce fut bien Manuel qui s'abattit derrière des regains de châtaigniers qui faisaient haie au pied de la pente. Fébrilement, sous cet abri où il commença aussitôt à suer, il déficela le paquet de hardes, jeta deux mouchoirs sales, déplia la veste dont était fait le paquet.

Puis ses mains coururent à cette poche intérieure de droite d'où il retira, enveloppé de papier journal, un rectangle de carton jauni : c'était un portrait d'enfant pâle, celui que Dona Gomez Ibarra lui avait confié voilà bientôt trois ans. Manuel le regarda avec attention. A ce moment on aurait pu le surprendre sans qu'il fît un geste. Ses yeux clairs étaient devenus troubles comme une pierre sous l'eau. Il semblait contempler pour la première fois cette figure connue, car, pour la première fois, avec les yeux de l'âme, il y reconnaissait Blaise.

A Torre Rodone il resta huit jours enfermé, étendu sur un lit de feuilles et d'herbe sèche. La tramontane, par instant, faisait sonner la tour comme un tuyau d'orgue. Manuel fumait. Parfois il posait son cigare sur la pierre plate où il avait déversé ses douros, prenait le portrait. Il contemplait l'enfant qu'il avait choisi, lui, Manuel, celui qu'il avait préféré parmi la dizaine de gamins blonds entrevus dans ses tournées, le sien ! Ses doigts glissaient sur la pellicule glacée ; le clair de ses yeux devenait sombre, de la couleur chaude des feuilles mortes. Alors il se levait, allait à une fente étroite et longue comme une meurtrière, verticale dans le mur de la tour et là se plaçait devant ce couperet de vent. Il y restait longtemps, lèvres fermées, oeil immobile. Puis sa bouche pâle s'animait.

— Non, non, criait-il, le front dur, non, non, non...

Une nuit, à la lune, il quitta en courant Torre Rodone. Ses douros tintaient dans sa poche. Avant la frontière, il s'arrêta pour souffler. Il s'aperçut avec étonnement qu'il s'était jeté sur un poste de douaniers. Il obliqua sur sa droite, puis, quand il fut loin, chanta d'une voix lugubre et extraordinairement haute. Ensuite, ayant pris sous sa chemise le portrait moite de sueur, il le déchira et en jeta les morceaux au vent.

Après quoi, il traversa la frontière. La lune éclairait sur la face de l'homme un rire solitaire et muet...

Juin le trouva à nouveau en France. Cette fois, c'est par les Albères qu'il revint, à la pointe orientale des Pyrénées, près de la mer. Il ne descendit pas vers la plaine mais circula sur les faîtes. A chaque voyage le long des crêtes, il allait un peu plus vers un point, d'où, piqué comme au sommet d'une calotte vert sombre, il voyait briller, dans le lointain, le cube du Castel Rouch. Mais il ne se décidait toujours pas... Quinze jours, il resta à faire ce mouvement de navette le long de la frontière comme un rat qui, au bas d'un mur, chercherait un trou pour passer... Puis, brusquement, un soir, il descendit vers la Ville, attiré peut-être par la rougeur de feu qu'y faisaient des milliers d'hommes assemblés... Il n'y resta pas longtemps. A pied, par les routes ombragées de juin, il prit la vallée du Daly.

Il allait par petites étapes, sûr, aurait-on dit, d'arriver toujours au but. Il n'était pas pressé. Quelques douros (les derniers) sonnaient dans sa poche. Il n'avait plus sa hotte pour le désigner, mais ses vêtements marquaient misère car, maintenant, depuis des mois, il couchait dehors. Avant le crépuscule il s'arrangeait pour être près des villages qui, le long du Daly, ont nom : Hautes Rives, Mortanel, Cases de Joy, Ste. Marie des Corbières, Bonès, etc...

Manuel choisissait un fossé herbeux au bord d'une vigne où on ne pût le découvrir. Il étendait sur l'herbe un sac de toile, s'asseyait, jambes croisées, et mangeait son quignon de pain. La paix du soir lui était maintenant perceptible et il attendait avec impatience l'heure où, le soleil disparu derrière les garrigues, le haut du ciel restant seul éclairé, la vallée s'emplissait d'un air si bleu, si reposant, qu'il sentait les feuillages respirer avec allégresse la nuit qui venait. Alors il s'étendait, les jambes bien allongées, les mains sous la tête, les yeux

grands ouverts sur le ciel couleur de figue mûrissante. Il attendait. Bientôt le bruit du dernier train descendant vers la Ville limait le silence. Manuel entendait le convoi entrer en gare, s'y arrêter, et, lorsqu'il était tout près de la voie, il percevait le claquement des portières. Il attendait toujours. Son coeur battait fort. Enfin un long sifflement montait, effrayait la nuit commençante.

C'était l'appel, l'appel de chaque soir.

Alors, seulement, Manuel fermait les yeux et s'endormait.

### III.

Ce fut à Mortanel que Manuel prit enfin le train. Avant l'aube, assis au bord du trottoir, dans la cour, il attendait que s'ouvrit la porte de la gare. Il était étrangement calme, la tête délivrée, le corps détendu. Il sentait que, jusqu'à ce jour, tant de choses lui avaient été fermées, qu'il n'avait jamais rien aimé (sinon un rêve). Et il commençait divinement par les choses les plus simples. C'était si neuf cette simplicité du regard ! Il contemplait avec un calme émerveillement ce village de plaine au loin, derrière la nappe endormie des vignes. Sur cette terre plate, l'aube de juin ne maintenait son indécision que quelques minutes. Puis, presque aussitôt, tout apparaissait dans la lumière : le village, les arbres, la route, sans que subsistât le mensonge d'une ombre. Tout le travail des hommes était là, présenté, ordonné, vivant. Une cloche sonna : les sons montèrent comme des bulles dans le ciel jeune. Manuel ne savait pas prier, mais il baissa la tête. Il tenait ses genoux entre ses bras aux mains nouées. Il était peut-être heureux.

Quand il releva le front, le chef de gare ouvrait la porte. Alors il se dressa, entra dans la salle poussié-

reuse, vint s'accouder au guichet fermé. Depuis longtemps, c'était jour ; et, de côté, Manuel regardait sans épuiser son ravissement, dans le cadre de la grande porte restée ouverte, Mortanel, son clocher, ses maisons et ses vignes, harmonieux et tranquille comme un paysage peint.

Le choc du guichet qui s'ouvrait et l'Espagnol dit sans hésitation :

—Un aller pour Ste. Marie.

En lui remettant le billet, le chef de gare observait curieusement cet homme à qui il trouvait quelque chose de bizarre. Mais il ne savait pas quoi. Certes, ce n'était pas parce que l'homme était pauvrement vêtu, ni qu'il sentait la sueur et la terre. Il en avait tant vus à son guichet d'honnêtes Espagnols qui ressemblaient à celui-là ! Le chef de gare (qui était jeune) sourit en découvrant enfin que l'homme avait la tête nue dans ce pays où tout le monde est coiffé, où les femmes de tout âge cachent leurs cheveux, comme des nonnes, sous des foulards noirs, où les hommes ne se découvrent que pour s'essuyer le front.

Maintenant Manuel courait vers le train qui entrait en gare.

—Te presse pas, il y aura de la place... tu ne le manqueras pas, lui cria, en catalan le chef de gare.

Le train, le premier du matin, était vide comme d'habitude. Manuel ne choisit pas. Il ouvrit la portière du compartiment en face de lui, le seul justement où il y eût quelqu'un. L'occupant (un voyageur de commerce sans doute, habitué de la ligne) avait étalé ses valises sur les deux banquettes. Il lança à Manuel un regard furieux mais ne bougea pas et se replongea dans ses comptes. L'Espagnol monta, poussa légèrement une valise et s'assit dans un coin.

Le train s'était remis en marche. A l'essoufflement de la machine, on devinait que commençaient

les premières rampes. De la fumée noire s'engouffrait dans le compartiment. Manuel avait fermé les yeux et, sur sa poitrine à la chemise ouverte, il croisa les bras. Il n'avait pas dit un mot. Sa figure était détendue comme une figure morte. Le voyageur regardait avec curiosité la bouche muette de l'homme aux yeux clos.

Quand Manuel rouvrit les yeux, le voyageur, qui voulait engager la conversation, lui offrit une cigarette. Il la prit avec un "Gracias, Segnor !" atone, mais il ne répondit pas tout de suite à la question du voyageur. Ce ne fut que lorsqu'il eut tiré deux bouffées qu'il jeta :

—Je vais à Ste. Marie.

Le ton n'était pas engageant. Le voyageur pensa qu'il valait mieux réserver la salive pour les clients et se replongea dans ses chiffres, ce qui ne l'empêchait pas, de temps en temps, de lorgner Manuel toujours immobile dans son coin.

Cases de Joy était dépassé depuis dix minutes et la locomotive devenait plus poussive, attaquant la côte en haut de laquelle, subitement, apparaîtrait Ste. Marie. C'est à ce moment-là que Manuel sortit de sa poche, délicatement, un cigare de qualité, long et roux comme la barbe du maïs mûr, et le porta à sa bouche. Le voyageur sourit. (Pouvait-il imaginer que l'Espagnol descende à Ste. Marie avec un luxe pareil aux lèvres ? Quel propriétaire voudrait d'un journalier si excentrique et si dépensier ?) Manuel se méprit sur son sourire et, jetant l'allumette avec laquelle il venait d'allumer son cigare, il dit, les yeux levés :

—Excusez, Segnor, c'est "l'ultime".

Déjà le voyageur était le genou sur la dernière valise qu'il n'arrivait pas à boucler que le train sifflait aux signaux, et, bientôt, dans un glissement, entra en gare. Puis ce furent les cahots de l'arrêt qui firent sonner clair les wagons vides.

En face de la portière que Manuel venait d'ouvrir, à six pas, de l'autre côté du quai, sur l'unique voie de garage de la petite gare, deux employés déchargeaient un wagon de balles de paille. Les deux hommes, appuyés à la porte du wagon, soufflaient un peu en regardant le train. Ils avaient en main le long levier de fer avec lequel ils déplaçaient les lourdes balles. Le refrain d'une rengaine à la mode montait dans le matin frais, modulé par une bouche jeune, celle du charretier que l'on voyait, de l'autre côté du wagon, dans le rectangle de la porte.

Il était un peu plus de sept heures.

Manuel descendit sur le quai, le cigare à la bouche.

Le voyageur le suivait, une valise à chaque main. Il allait lancer une plaisanterie sur le compte de l'Espagnol aux deux employés qui le regardaient descendre, lorsque l'un d'eux bondit sur le quai.

Il n'y eut dans le ciel que ce levier énorme qui tournoya.

Manuel fit calmement trois pas en avant, les bras au corps, la tête haute, vers l'homme menaçant à l'oeil fou.

Sur le marche-pied du compartiment, le voyageur restait médusé. Un cri sortit de sa bouche au moment même où le levier s'abattait sur le crâne nu de l'Espagnol immobile, à deux pas devant lui.

Un choc sourd qui ne ressemblait à rien d'entendu. Le voyageur avait lâché ses valises, fermé les yeux.

Quand il les rouvrit, il fixa, hébété, sur sa main, un morceau de cervelle sanguinolente.

Puis, le regard vague, il vit, debout, pâle et on aurait dit souriant, le criminel : ce Nadal, l'employé de la gare, le père de Blaise.

## QU'EST-CE QUE LA PEINTURE ?

Il peut paraître outrecoûdant de poser une telle question alors que la peinture est devenue, en quelque sorte, un produit de consommation courante et même populaire, puisque non seulement elle se conserve dans ces palais souvent somptueux que sont les musées, où elle reçoit d'innombrables visiteurs, mais elle se trouve aussi dans toutes les maisons, depuis les plus riches jusqu'aux plus pauvres. Et, dans ces dernières, le simple chromo, fixé au mur par des punaises, ne constitue pas le moindre hommage que l'on puisse lui rendre. De plus, et c'est peut-être le plus important, la peinture est l'objet de discussions passionnées, dans tous les milieux, et il n'est presque plus personne qui ne se croie en mesure d'y donner son avis.

Or, c'est précisément cette croissante familiarité à l'égard de la peinture qui doit nous rendre circonspects. Nous sommes peut-être trop bien assurés de savoir ce que c'est que la peinture. Nous nous endormons peut-être dans une confortable routine.

Qu'est-ce que la peinture ? - Notre dictionnaire usuel, édition de 1923, nous répond sans sourciller : c'est *l'art de peindre*. On s'en doutait un peu. Et *peindre* ? C'est, d'après le même ouvrage, même édition, *représenter un être, un objet, une scène par des lignes et des couleurs*.

De toute évidence, cette définition se compose de deux éléments : d'une part, elle déclare que la peinture consiste dans une représentation du monde extérieur ; d'autre part, elle spécifie que cette représentation s'effectue par des lignes et des couleurs. Quel est le principal de ces deux éléments ? Pour ce dictionnaire de 1923, il semble bien que ce soit la représentation.

Peut-on s'en remettre aveuglément aux renseignements fournis par le dictionnaire ? Je crains que non. Dans cette édition de 1923, en effet, au mot *aéroplane* est joint un dessin représentant des modèles d'avions en usage en 1914. Dans l'édition de 1946, les modèles d'avions sont beaucoup plus récents, il est vrai. Mais la définition de la peinture n'a pas changé. La peinture, comme les avions, a eu, cependant, le temps d'évoluer. De cette évolution, l'édition de 1946 ne rend aucun compte. Elle date, cependant, cette évolution, de bien avant 1923 : car, dans ses *Théories* (1890-1910), une suite d'essais qu'on ne lit plus, et l'on a tort, Maurice Denis notait déjà son précepte fameux que tout le monde connaît : "Se rappeler qu'un tableau—avant d'être un cheval de bataille, une femme nue ou une quelconque anecdote—est essentiellement une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées".

A voir l'emplacement du mot "essentiellement" dans la phrase de Maurice Denis, on devine aisément que pour ce peintre-théoricien et contrairement à ce que prétend le dictionnaire, ce qui importe avant tout en peinture, ce n'est pas la représentation du cheval de bataille, mais l'arrangement des couleurs sur la surface plane du tableau. Cette prédominance de l'élément plastique sur l'élément figuré, Maurice Denis, dès 1893, se contentait de la "rappeler", pour la simple raison que Sérurier, avant lui, l'avait maintes fois recommandée et que, d'une manière plus générale, son principe était "dans

l'air", un peu partout, dans les milieux picturaux d'avant-garde.

Méfions-nous donc, en matière d'arts plastiques, des informations que nous donnent les dictionnaires, toujours prudents, c'est-à-dire : en retard. Depuis plus de cinquante ans, en effet, toute la peinture contemporaine, à moins d'être académique, est fondée sur la primauté de la plastique. Le précepte, formulé par Maurice Denis, a été répété à l'envi. On l'a systématisé. On en a tiré des déductions, parfois opposées les unes aux autres. C'est devenu un lieu commun. Et André Lhote, par exemple, résumant l'opinion des Cubistes et de la grosse majorité des peintres d'aujourd'hui, peut affirmer, sans crainte d'être contredit : "la peinture pure est une organisation rythmique de formes et de couleurs"

Cette dernière définition paraît, à présent, tellement claire et suffisante, qu'on a pris l'habitude de la recevoir sans discussion, sans examen. Or elle est fort loin d'épuiser l'essentiel de la peinture. Elle se borne à mettre en valeur un aspect de la peinture que les Impressionnistes, soucieux seulement des ravissements chromatiques que leur procuraient les phantasmes de la lumière, avaient négligé : la construction du tableau au point de vue de l'équilibre harmonieux des surfaces colorées.

Mais l'architecture ne constitue pas tout l'essentiel plastique de la peinture. Assurément, un tableau est une surface plane. C'est sous cette apparence qu'il se présente tout d'abord. L'harmonie d'ensemble des surfaces partielles qui le composent importe, sans aucun doute. Mais l'opération mentale, par laquelle nous jugeons de l'architecture du tableau, n'est que la première de celles qui nous permettent d'apprécier la totalité de la composition picturale. Nous demeurons ainsi à la surface du tableau. Il nous faut aussi, et ensuite, aller en profondeur.

Car, lorsque nous avons découvert, avec satisfaction, que les lignes, les formes, les couleurs et les valeurs d'un tableau sont bien équilibrées du point de vue de l'architecture de surface, nous ne savons pas encore quelle est la saveur particulière de ces lignes, formes, couleurs et valeurs. Cette saveur ne nous est pas indifférente; il s'en faut de beaucoup. Pour la connaître, il nous est indispensable de recourir à un critère. Ce critère varie selon qu'il s'agit de peinture figurative ou de peinture intégralement abstraite.

S'il s'agit de peinture figurative, ce critère, c'est le rapport, établi par le peintre et reconnu par le spectateur, entre le modèle et l'image picturale qui en a été tirée. Cette image, c'est-à-dire, les lignes, formes, couleurs et valeurs qui la constituent, est savoureuse dans la mesure où nous y trouvons, du modèle, une transposition plastique qui ait de la saveur. Ainsi, l'image picturale d'un piano ou d'un visage n'est guère intéressante si elle se borne à être platement et fidèlement documentaire, grâce à une adroite "copie". Ce que nous demandons d'une peinture figurative, c'est l'expression de la vision originale du peintre. Cette originalité se manifeste dans l'invention dont le peintre a fait preuve dans le rapport plastique qu'il nous propose entre son modèle et l'image picturale qu'il en a déduite.

La reconnaissance de ce rapport plastique n'est pas seulement de première importance pour déterminer la saveur particulière des lignes, formes, couleurs et valeurs. Il l'est aussi pour juger du bon équilibre du tableau au point de vue de la profondeur.

Il importe, en effet, de savoir qu'un piano est un volume qui s'inscrit d'une certaine manière dans les trois dimensions de l'espace, et non un instrument plat comme une feuille de papier. Il importe aussi de ne pas ignorer que la vitre d'une fenêtre est transparente et

qu'un jardin, par exemple, peut s'y voir au travers, sans quoi l'on serait incapable d'imaginer que le tableau—qui représente un piano et une fenêtre,—vise à certains effets de profondeur. Cette profondeur ne se découvre qu'à la faveur de l'identification de l'image picturale avec la représentation du piano et de la fenêtre. Et les jeux de la profondeur sont eux aussi, soumis à des lois d'architecture.

Il résulte de ces observations sommaires que l'essentiel de la peinture ne se limite pas à l'architecture de surface du tableau et qu'en ce qui concerne la peinture figurative il convient de se soucier aussi, et malgré tout, de ce qu'elle représente ; bien que cette représentation, dans la mesure où elle n'est que "cheval de bataille", "femme nue", ou "quelconque anecdote", soit purement accessoire. La compréhension totale de la plastique picturale du tableau en dépend.

Pour ce qui regarde la peinture intégralement abstraite, où, par définition, le rapport du modèle à l'image plastique n'existe pas, l'appréciation de la saveur particulière des lignes, formes, couleurs et valeurs s'établit sur d'autres bases. Le problème, ici, est tellement nouveau et complexe qu'un article entier serait nécessaire pour l'exposer.

LEON DEGAND.

## LE TEMPS DE SOUFFRIR

### III.

#### CHURCHILL ET STALINE.

A la guerre, s'il faut des soldats, il faut aussi des chefs qui soient dignes de leurs soldats. Dans les deux camps, les hommes ont combattu sous les ordres de chefs qui croyaient également à la victoire ; mais alors que les Nazis combattaient pour dominer, les Alliés luttèrent pour se défendre d'abord et, ensuite, pour assurer au monde la liberté en péril. Ce n'est plus le temps de parler de ceux qui ont fait la guerre. De ce côté-ci, ils furent très grands et jamais, à aucun moment de l'histoire, des chefs plus magnifiques, plus entreprenants, à la fois plus prudents et plus audacieux, n'ont conduit à la victoire des soldats plus héroïques. C'est que troupes et chefs combattaient pour un idéal, contre un ennemi haï, non contre un adversaire respecté. Guerre légitime et guerre légitimement passionnelle. De l'issue des combats, le monde attendait un sort meilleur ou le pire des esclavages.

Mais ce n'est pas tout dire que de parler de la guerre et de ceux qui l'ont faite directement. Les maréchaux et les généraux ne furent pas les seuls chefs de ces temps uniques. Si admirables qu'ils aient été, la victoire n'eut pas été possible si les chefs politiques n'avaient, à l'arrière, obtenu la confiance profonde de leurs pays et

s'ils n'avaient, autant par le sentiment que par la raison, entraîné le consentement des peuples et obtenu d'eux des sacrifices sans pareils.

Aux jours les plus sombres de la guerre, alors que le désespoir s'emparait des meilleurs esprits, un homme s'est levé, qui était tout courage et tout intrépidité. Hitler avait envahi la France, et la moitié de l'Europe était à ses pieds. L'Angleterre, sous l'effet des bombes ennemies, connaissait aussi la dévastation sans discrimination. Un homme s'est levé pourtant qui, à travers le peuple anglais, s'adressait au monde civilisé ou, déjà, ayant la nostalgie de la civilisation. Il n'avait rien à offrir que son courage, sa force d'âme. Il n'avait rien à promettre que des souffrances et du sang. Mais il avait à communiquer aux peuples, et au peuple anglais avant tous, son espérance, sa folle espérance. L'Allemand victorieux, il avait promis, si le peuple anglais le voulait, et avec lui les autres peuples, qu'il serait arrêté et qu'il mourrait étouffé par ses victoires trop faciles.

Reportons-nous aux premières heures, quand les difficultés paraissaient insurmontables, et imaginons ce qu'il fallut à M. Churchill d'énergie pour gagner la confiance, non seulement de l'Angleterre, mais du monde. Lorsqu'en 1934 il dénonçait le péril allemand, on haussait les épaules, si on ne lui riait pas au nez. On le traitait de Cassandre. Le prophète gênait bien des gens, et jusqu'aux partis au pouvoir. Il aura sa revanche, mais tout le premier il déplorera que le malheur des temps lui eût donné si tôt raison.

Admirons-le sans réserve, comme un des premiers artisans de la victoire, un vrai chef politique de la guerre. Il est certain que s'il ne s'était pas trouvé, à ce moment-là, à la tête des leviers de commande, s'il n'avait pas su tenir le difficile langage du sacrifice total et de la vérité, la face du monde eût changé. Une force de









la barbarie, dominer tous les peuples réduits en esclavage.

Mais ce n'est pas vrai parce que rien ne nous donne une idée aussi fausse de la vie civilisée que le spectacle que depuis plus de cinquante ans nous avons eu d'un monde en folie qui renversa l'ordre des valeurs, a fait de la matière, de l'irréligion et de l'argent ses faux dieux.

“A coup sûr, il ne suffit pas que l'Allemagne soit vaincue pour que tous les problèmes de la liberté à conquérir, de la civilisation à sauver et à refaire se trouvent résolus”, dit Jacques Maritain. Nous sommes très loin, nous n'avons jamais été aussi loin de la réalité d'une vie civilisée. S'il appartient aux conducteurs de l'esprit et des âmes, aux hommes politiques, aux philosophes, aux écrivains, aux artistes, de créer cette vie civilisée, il appartient, non moins, aux hommes eux-mêmes de toutes les classes, d'accomplir l'effort nécessaire.

Par son apparence, la vie des nations a semblé devenir plus civilisée du fait qu'elle offrait plus de facilités matérielles et que ces facilités étaient la condition même d'un raffinement, matériel lui-même, et parce que l'image physique du monde avait atteint une sorte de fausse perfection qui pouvait donner le change.

Ce qui dominait, et dont les Etats étaient fiers, c'est un prurit de parade. Le spectacle de la richesse individuelle étalée sans mesure était le fin mot de la civilisation, alors qu'à côté, ou en dessous, la misère du peuple se faisait plus pitoyable et scandaleuse. Tout concourait d'ailleurs à encourager les manifestations vulgaires de la richesse : le luxe, dans ce qu'il a d'abominable, c'est-à-dire l'emploi vulgaire de la fortune, la fausse fantaisie des cabarets de nuit, la nudité des femmes, le plaisir, la danse. Tout cela, qui aurait dû être un effet de l'art ne fut qu'un camouflage du

vice. L'esprit public pouvait-il s'en accommoder ? La protection qu'assurait une mauvaise interprétation des lois, ou la loi elle-même, à ces jeux de décadence était-ce un gain de civilisation ? Cette licence des moeurs était-elle vraiment de la liberté ou de la saine tolérance ?

La vie civilisée c'est autre chose, et le progrès mécanique qui ne s'accompagne pas d'un progrès moral ne peut que rendre malheureux un plus grand nombre d'hommes. Le confort que ce progrès nous a apporté, nous aurions voulu qu'il fût un gain surtout pour l'hygiène, non une tentation pour la mollesse et la volupté. Le destin de l'homme n'est pas la facilité, mais le travail, si dur qu'il soit, qui mène à la satisfaction de l'être et au perfectionnement intérieur. La vie était-elle civilisée qui favorisait les basses jouissances, particulièrement le spectacle de ces jouissances, lesquelles n'avaient pour excuse que la chance, la fortune héritée sans effort, ou les jeux de la finance ? La vie était-elle civilisée qui marquait une différence de plus en plus grande entre la minorité des jouisseurs et le peuple démuné ? N'ayons pas peur des mots. Nous ne pouvons être que de l'avis du moraliste : "La vérité ne se laisse pas regarder fixement. C'est pourquoi, sans doute, notre société s'était si bien habituée à l'envelopper de précautions qui, sous prétexte de l'habiller, la déroberent. On peut dire que, depuis plusieurs générations, la peur de la vérité a ordonné la stratégie de la vie bourgeoise en retraite devant le destin de l'homme." Mais l'heure est venue — demain il sera peut-être trop tard, car les habitudes anciennes peuvent reprendre leur mission traditionnelle de malfaisance — l'heure est venue de saccager l'arsenal des lieux-communs, des poncifs bourgeois, des précautions égoïstes et de regarder la vérité pour dire les choses comme elles sont, oser enfin, oser parler et oser agir.

Je ne fais pas le peuple meilleur qu'il n'est, mais à tous les égards il est meilleur, même dans son mécontentement et ses coups de tête, que ceux qui édifient leur fortune et leur bien-être sur lui, appuyés par des lois qui semblent, désormais, venues du fond du moyen-âge. Le peuple a toutes les excuses s'il se corrompt et s'il arrive que l'exemple suscite en lui l'envie. Je n'espère pas que le monde se transforme complètement, mais il doit faire l'essai de cette transformation, sans quoi il n'y aura pas de vie nouvelle, un monde meilleur, une accalmie des souffrances individuelles et collectives. Personne ne peut, sous peine de lâcheté, regarder en spectateur la lutte qui s'engage entre une vraie civilisation, ou son commencement, et la civilisation que nous avons connue qui a amené le monde au déséquilibre, à la folie et au carnage.

Dans la mare aux appétits anti-sociaux et destructifs, jetons une pierre et suivons les traces qu'elle dessinera. Peut-être une d'elles touchera au point vif la conscience des hommes responsables et décidera la révolution légitime de l'esprit ! Il n'est pas possible de croire que la vie soit condamnée et que des millions de vies continueront à subir des jugs insupportables. Ecartons la menace du noir empire de la mort, et pensons à la jeunesse, notre fierté et notre remords. Nous, les hommes vieillissant, aux tempes grisonnantes ou aux cheveux blanchissant, qui avons parcouru plus que les trois quarts du cycle de notre existence, nous ne pouvons détacher nos yeux de cette jeunesse et nous nous refusons à admettre que les sacrifices passés auront été vains au point qu'ils doivent appeler le sacrifice d'autre vies.

Tous les efforts des hommes, conscients de la dignité de l'individu, seront certainement dirigés vers l'horizon de rédemption. J'espère bien qu'on ne se contentera pas de la formule d'"un monde meilleur".

Le danger des formules heureuses est d'endormir, dans une espérance sans lendemain, ceux à qui la magie des mots suffit. Il n'y aura de vie meilleure que dans l'organisation de la vie civilisée. Voilà la seule certitude qui doit retenir l'attention de ceux qui nous dirigent. Vers cette certitude il faut, coûte que coûte, que converge l'initiative unique de tous les peuples du monde. "Dans l'histoire comme dans la vie des hommes, écrit Stephan Zweig, le regret ne répare pas la perte d'un instant, et mille années ne rachètent pas une année de négligence". Nous avons vécu, avant 1939, dans un atroce alibi de douceur. Rendus à la vie, après l'affreuse guerre, allons-nous encore rechercher l'alibi ancien ? Voudrions-nous, sur la route du temps, marquer seulement une halte de repos en tournant le dos à notre devoir et à l'avenir ? Le courage devant l'ennemi n'est pas tout le courage. Il y a un courage non moins noble, non moins impérieux, un courage plus libre peut-être : le courage de la vérité. C'est en des heures comme celle-ci, pathétiques et angoissantes, que la vérité nous donne, comme jamais avant, la possibilité de voir clair, de renoncer à nos erreurs et de reviser l'échelle subtile des passions.

Mais soyons justes à l'égard du passé. Il ne fut pas mauvais en bloc et son histoire est celle de l'effort humain vers une moins imparfaite organisation du monde. Une société s'est formée, lorsque les hommes eurent réalisé leur pouvoir et qu'ils eurent compris que ce pouvoir avait besoin d'être ordonné. Il a fallu des siècles, de dures épreuves, des guerres, des conquêtes et beaucoup de souffrances pour qu'un commencement de civilisation, ayant sa meilleure expression dans la loi écrite, vît le jour. Les générations successivement y ajoutaient ou y retranchaient, selon les résultats de l'expérience. Les mœurs se perfectionnaient. A la brutalité succédait la délicatesse, fruit du sacrifice libre-

ment consenti. Une conscience individuelle se formait qui appelait forcément la formation d'une conscience collective, et le visage de la civilisation s'éclairait d'une lumière multiple qui, par le jeu de ses reflets divers, créait une relative perfection en faisant pénétrer l'humanité dans une zone de pensée et de sensibilité épurées. Le miracle de la civilisation est que l'homme a appris à se connaître en fonction du prochain.

Si nous acceptons pour base essentielle de la civilisation une relation juste entre les hommes, la capacité à se réchauffer au contact de l'humain, nous avons des chances d'être dans le vrai. Nous ne devons, sous peine de vivre dans une solitude déprimante, refuser l'appui d'autrui et l'enrichissement moral qui peut nous venir de lui. Dans la pire détresse des déchéances, il y a quand même au fond des âmes une lumière qui luit, une espérance qui s'entête. Qu'avons-nous fait pour entretenir cette lumière, encourager cette espérance ? Le drame terrible est précisément dans l'oubli des vérités éternelles. Le drame odieux est dans l'arrêt voulu de l'organisation cohérente de l'univers. Le drame monstrueux est dans la substitution du sophisme politique à la loi naturelle corrigée par la conscience collective.

Les politiques particulières des Etats ont été la cause de presque tout le mal dont nous souffrons. L'expérience de la guerre a apporté à l'univers un nouveau pain de vie, l'ordre de la véritable charité, le lien de la meilleure solidarité. Tout cela peut constituer les prémisses de la vie civilisée que nous envisageons. C'est un premier pas vers la création de la fraternité des Etats civilisés, si les politiciens n'y mettent, dès à présent, leurs obstacles. Nous sommes à un moment psychologique de détente et le moins sensible des hommes aspire à goûter aux fruits de la vie. L'humanité a fait un long détour, en s'enfonçant dans les

zones d'ombre, pour construire malgré tout une métaphysique du monde nouveau.

Ah ! combien on voudrait rompre avec le passé le plus récent ! C'est à cette condition que le monde sera sauvé. Son salut durera ce qu'il durera, mais ce sera une étape et nous ne pouvons pas exiger davantage. Les écarts politiques, l'échec de la morale traditionnelle, la bassesse des combinaisons partisans, l'amour du plaisir, la hantise de l'argent nous ont fait toucher du doigt l'artifice sur lequel vivait une société détournée de son idéal premier. C'est pourquoi on perçoit, aujourd'hui, éparses dans l'air, non une âme nouvelle en train de se former, mais une expression nouvelle de l'intelligence, laquelle est de toutes parts tourmentée par le spectacle des agitations et des efforts pour se forger un bonheur qui ne soit pas une illusion.

C'est un désir unanime qui se manifeste et dont il faut tenir compte. La grande tâche, dans une vie civilisée, est de s'améliorer. L'homme qui veut s'élever doit, avant tout, concevoir et accepter ses limites. Le monde qui est en train de naître du sang même de la guerre, il est nécessaire d'en faire un monde nouveau, bien que les hommes n'aient jamais beaucoup changé depuis la création. Mais est-ce une raison de se décourager, parce que les passions et les vertus, la bonté et la méchanceté se partagent, en crises successives, l'empire des âmes ? Grandeur et misère de la vie ! Ce qui se modifie et se transforme, n'est peut-être qu'une apparence, la condition extérieure, le monde des rapports entre les individus. C'est déjà beaucoup et sachons nous en contenter. N'écoutons pas ceux qui veulent que l'homme ne puisse rien faire que de borné et prétendent que les forces spirituelles ne sont pas capables de reculer les limites assignées à l'initiative humaine.

Ni optimisme, ni pessimisme ! Tenons-nous à mi-chemin. Par l'histoire même de l'évolution du monde, nous avons la preuve que les alluvions des siècles et des moeurs et une sorte de délicatesse sentimentale ont créé, pour le besoin de la vie sociale, une température suffisante pour nous rendre plus heureux.

Si les hommes se sont éloignés, par la suite, de leurs prochains et si, sous le joug de la politique, les communications entre eux sont devenues artificielles, est-ce que le temps de malheurs que le monde entier vient de vivre n'a pas de quoi le réveiller ? Non seulement les hommes, mais les générations aussi ont un devoir à accomplir les unes vis-à-vis des autres. Elles ne font que se frôler. Mais de ce contact, même fugitif, puissent-elles acquérir la magnifique notion de solidarité dans l'espace ! Rappelons-nous les beaux vers déchirants de Longfellow : "Les bateaux qui passent dans la nuit et se saluent ne sont qu'un signal qui montre et une voix à distance dans les ténèbres. Ainsi sur l'océan de la vie nous passons et nous parlons : rien qu'un regard et une voix, puis de nouveau les ténèbres et le silence." Ce sont ces ténèbres et ce silence que seul pourra dissiper le véritable amour, car nous avons trop longtemps vécu dans la sécheresse d'une morale toujours sexuelle avec ses faux alibis de tendresse et de charité.

La vie civilisée, c'est beaucoup plus simple qu'on ne pense, et il n'y a que la minorité des repus pour en diminuer l'importance. En somme, la civilisation est un mode de vie réalisé dans des conditions favorables et plus douces à la fois pour l'individu et la collectivité. Un monde civilisé est un monde de tolérance où l'homme est pour l'homme un frère, où chacun peut vivre sans crainte, où l'on n'est pas traqué par l'autorité, où le travail n'est pas punition, où la joie n'est pas fruit défendu, où la famille conserve ses droits, où l'intelligence garde sa primauté, où l'effort est protégé, où la

loi est juste, où la discussion est libre, où le gouvernement n'est pas tyrannique, bref où la vie vaut la peine d'être vécue...

La vie civilisée, d'un mot, n'est pas seulement celle de l'individu à un moment déterminé, mais celle de tous les individus, dans tous les temps. Sans la foi dans la destinée humaine, sans l'amour du prochain, sans la loi de sacrifice individuel, il n'y a pas de vie civilisée. Le dilemme ne souffre pas de tangente. Ou nous croyons en la solidarité des générations, et l'homme alors accepte d'être un moment dans une suite de moments, et rien ne doit s'accomplir qui ne puisse être reversé sur l'avenir, ou nous limitons l'existence à la nôtre seule, et tout s'accomplit pour la satisfaction de notre égoïsme. Il va de soi que les prétextes ne manquent pas, ni les sophismes, ni la fausse morale. Et c'est bien de cela que nous avons failli périr. — *17 Juin 1945.*

\*  
\* \*

## EN GRANDE-BRETAGNE.

La période électorale est partout un état exceptionnel. L'exagération en est la règle fondamentale. Je ne dis pas qu'on exprime, pendant ces jours frénétiques, ce qu'on ne pense pas, mais ce qu'on pense on le formule avec une amplification qui, sans déformer complètement la vérité, lui donne, tout de même, quelque entorse.

La campagne électorale anglaise tout en obéissant à la loi générale porte bien sa marque et si, cette fois, elle emprunte un ton inusité d'âpreté, c'est aux conditions nées de l'après-guerre qu'il faut l'attribuer. Le ton reste, malgré tout, convenable et rassurant.

Sur ce point, les moeurs électorales anglaises n'ont pas subi la contagion continentale.

N'ayons pas de doute : le gouvernement anglais, quel qu'il soit, qui naîtra des élections sera avant tout un gouvernement spécifiquement anglais car les choses ne se passent pas, dans ce pays privilégié, tout-à-fait comme ailleurs. Ailleurs les régimes normaux à tendances libérales ont essayé de l'imiter, et ce fut presque toujours mal, et parfois non sans danger. Aujourd'hui nous assistons à un prolongement naturel de l'histoire anglaise. Sans doute, il y a quelques changements mais je ne crois pas qu'ils soient de nature à modifier profondément la structure de la pensée politique britannique. Celle-ci fait de sa stabilité même la raison de son succès. Il reste à savoir si, avec les données et les idées nouvelles, le succès peut être encore assuré par les mêmes moyens. Voilà l'inconnu.

Ce qui est certain, c'est qu'un gouvernement travailliste ne différera guère d'un gouvernement conservateur. Les idées, qui paraissent si hardies, du premier ne sont, en vérité, qu'une mise au point des projets, avoués ou non, du second. Le vrai miracle anglais c'est sa monarchie constitutionnelle qui, dans le meilleur sens du mot, est plus vraiment sociale et même socialiste que bien des gouvernements républicains.

Il y a un fait évident : depuis soixante ans, tous les gouvernements, quelle que soit leur étiquette, ont travaillé à gauche. L'Angleterre, en politique intérieure, fut en avance sur tous les peuples du monde. (J'excepte la Russie née d'une révolution intégrale) Aussi bien le peuple anglais est, à cet égard, un peuple parfaitement normal. Au fond, tous les régimes peuvent être également bons et acceptables, s'ils ont, comme cela se doit, le respect de l'individualité humaine. Mais comment expliquer—alors que le monde essayait

d'évoluer vers des doctrines politiques en apparence plus avancées — que le conservatisme anglais demeurât, contre l'évidence et l'évolution, accroché à un programme quasi intangible ? Cette solidité dans le paradoxe ne pouvant provenir que d'une formation intellectuelle et sentimentale à laquelle collaboraient activement le passé et ses vestiges dans le présent, une formation confinée entre les murs des siècles et l'incuriosité de ce qui n'était pas soi ?

Gouvernement conservateur ou gouvernement travailliste, l'un ou l'autre se trouvera devant un horizon nouveau, car c'est la fin de l'isolement et cette fin marque pour les Anglais le point de départ de l'action qui désormais s'impose à eux. Si la sensibilité britannique n'a pas changé, du moins l'Anglais voit autrement les choses. S'il ne conçoit pas que sa doctrine doit se modifier, il a néanmoins compris que son destin est lié à celui du monde et il accepte avec une volonté aussi courageuse qu'inattendue de renoncer au dogme périmé de l'insularité et de l'isolement psychologique.

L'essentiel est de savoir si l'accord étant fait, en principe, entre l'un et l'autre grands partis britanniques, il faille procéder lentement avec l'un ou aller d'un pas accéléré avec le second. L'essentiel encore est de savoir si l'Angleterre acceptera d'étendre à tous les peuples qui gravitent dans son orbite, les bienfaits de sa politique intérieure.

Je sais bien que sur la route de l'avenir des difficultés se rencontreront encore et que les partis britanniques garderont chacun ses particularités. N'a-t-on pas le sentiment quand on les écoute prêcher chacun pour sa paroisse politique, qu'au fond ils appartiennent à une seule famille et que leurs petites chapelles au culte différent font réellement partie d'un seul tout. Au-dessus des clochers conservateur, libéral et travailliste, il y a la grande voix sonore de la cathédrale.

A une certaine hauteur, les notes discordantes disparaissent et l'âme britannique apparaît unie.— *23 Juin 1945.*

\*  
\* \*

### PAIX DURABLE OU MOMENTANÉE?

Une tristesse de l'après-guerre est l'inquiétude qui s'est emparée des esprits, alors qu'on escomptait l'enthousiasme et la foi. L'Europe délivrée du cauchemar dans lequel elle a vécu pendant des jours si longs et si douloureux, ne se remettra pas si vite. Hors d'Europe, les peuples ne sont pas plus heureux. Pourquoi n'y a-t-il pas d'apaisement ni même un commencement d'apaisement ? Pourquoi la Charte signée à San-Francisco laisse le monde hésitant ? Pourquoi, malgré les efforts évidents pour organiser une bonne paix, a-t-on l'impression que, derrière les textes et les paroles, s'embusque une menace invisible, faite à la fois d'incertitude et de scepticisme ? Enfin pourquoi les arrière-pensées prennent lieu de pensées ? Quelle malédiction plane donc sur l'humanité ?

Ce n'est pas faire preuve de pessimisme que de dire les choses comme elles sont, c'est au contraire pour donner à l'optimisme son aliment véritable, qu'il convient de dénoncer le mal. Il n'est plus permis de jeter un manteau sur la nudité de Noé, il faut regarder la vérité en face, dût-on en souffrir.

Sans doute l'organisation de la paix est difficile et l'organisation du monde dans la paix et en vue de la paix est bien décevante. Mais les politiciens ne sont pas les seuls responsables de nos malheurs. Chacun de nous a sa part de cette responsabilité. Une fatigue du corps s'accompagne au lendemain de cette guerre d'une

fatigue incroyable de l'esprit. Et n'est-il pas étrange qu'à l'héroïsme si naturel sur les champs de bataille succèdent dans la vie civile la veulerie et une diminution de la morale publique et privée ? Prenons garde que l'esprit n'en soit irrémédiablement gâté. Prenons garde que la civilisation délivrée de l'action avilissante de l'Allemagne, ne soit en butte à une nouvelle menace plus grave encore, à la menace d'une décomposition qui suivrait immédiatement le relâchement de la volonté collective.

Personne ne doute et n'a le droit de douter que ceux qui, à San-Francisco, ont dicté les modalités de la Charte, n'aient été bien intentionnés. Ils l'ont fait avec la conviction que l'organisation nouvelle répondait, autant que possible, au vœu général. Mais les hommes restent des hommes, et les hommes politiques restent les hommes politiques. D'autre part, les grandes Puissances ne peuvent raisonner comme les petites qui demeurent les parents pauvres de la grande famille humaine. Hélas ! il faut se rendre à l'évidence que c'est encore sur des idées anciennes qu'on a entrepris de bâtir le monde nouveau. Personne n'a secoué les préjugés du passé, les préjugés politiques surtout. L'équivoque continue.

Nous savons tous que nous aurons la paix—une paix momentanée—et plus, je le crois, du fait de ceux qui l'ont faite, des soldats qui ont souffert, que du fait de l'action des hommes politiques. Nous savons tous que la gestion de la paix si difficile se terminera et que les hommes connaîtront un répit et qu'ils se laisseront prendre aux ritournelles anciennes, aux illusions, aux mirages. L'humanité malgré tout vivra sur un rythme plus joyeux. Mais pour combien de temps ? Est-ce une paix à terme qu'on nous a promis ? Est-ce un monde meilleur que celui qui serait une variante camouflée du monde de la veille ? Et faudra-t-il s'en contenter ?

L'avenir des peuples et l'avenir de l'homme sont intimement liés. Aucune Puissance quelles que soient sa force ou sa prééminence politique, ne sera en mesure d'imposer la paix, si on ne fait une tentative sincère, profonde, continue, pour améliorer le sort de l'homme, partout. L'action politique est vaine si elle n'est basée désormais sur l'action morale et si les efforts de tous ne tendent pas à l'organisation d'un statut social universel.

Les mystiques qui presque toujours furent de fausses et pernicieuses mystiques ont ravalé la condition humaine. Mystiques d'ordre politique, moral ou social, elles sont la principale cause des malheurs publics. Pour s'imposer, elles ont fait couler beaucoup de sang innocent. Comment ne pas les détester alors que nous risquons que demain, ces mystiques, formes éphémères de l'impuissance humaine, soient elles-mêmes remplacées par d'autres mystiques également éphémères et également meurtrières.

Allons-nous accepter que l'humanité continue à tourner en rond ? Un pas en avant, deux en arrière ? L'oeuvre politique est ou devrait être par définition, une action de culture et de civilisation. Et voilà le point névralgique ! Il est difficile de se maintenir dans la mesure où l'oeuvre politique remplit son rôle. Les mystiques viennent à l'appui de ceux qui, contrariant l'intérêt commun et le but final, s'aventurent sur les chemins étroitement nationaux et ne vivent que de grandeur strictement nationale. Les mystiques ne sont plus aujourd'hui des mystiques religieuses et elles n'en sont que plus périlleuses et mortelles. Elles n'ennoblissent certes pas une époque où la barbarie scientifique s'est collé le masque de la morale et de la civilisation.

Les mystiques ont tué l'homme. Qui tuera les mystiques ? — 30 Juin 1945.

## APRÈS SAN-FRANCISCO

Nous avons la Charte des Nations-Unies. Elle n'est pas parfaite, tout le monde le reconnaît et les auteurs de la Charte eux-mêmes. Mais les paroles d'espérance ont été sur toutes les lèvres et ceux qui ont signé avec une réticence, bien compréhensible, n'ont pas manqué, eux aussi, d'exprimer leurs vœux. Le Président du Conseil de Syrie a eu une image heureuse. Cette Charte, a-t-il dit à peu près, est pour nous comme une nef remplie de promesses. Elle commence son voyage ; puisse-t-elle naviguer librement sur une mer calme et arriver, sans danger, au port du salut !

Le monde entier formule le même souhait. Il le fait gravement, sans enthousiasme, car les leçons du récent passé l'ont laissé sceptique. Il a trop souffert pour croire que les choses peuvent changer soudainement, et il se munit d'une sage hypothèque contre les éventuelles déceptions. Espérer c'est bien, mais il faut espérer en prévoyant le pire. Les hommes ont gardé une amertume profonde. Leur foi est ébranlée et il serait épouvantable que de nouvelles erreurs la tuent définitivement.

Rappelons-nous que la naissance de la Société des Nations fut accueillie au milieu des plus grands transports de joie. Les peuples trouvaient en elle la promesse d'un monde meilleur, plus juste, moins égoïste. On sait ce que les hommes politiques en ont fait. Un nid de vipères. La Société des Nations devait mourir dans la honte d'une guerre ignoble, d'une guerre qu'elle aurait pu, si les maîtres l'avaient voulu, éviter. L'égoïsme, l'exaspération de l'amour-propre, l'inclairvoyance des conducteurs, le mépris envers les petites Puissances, et que sais-je encore, c'est le bilan du désastre moral avant le désastre matériel.

Quel sera l'avenir de la Charte nouvelle ? Sera-t-elle vraiment un pacte de sincérité et de bonne volonté, en un mot un pacte de paix ? Certes l'instrument est dans quelques-unes de ses parties, plus parfait que l'ancien, mais il marque dans d'autres, malgré les apparences, une régression évidente, du fait même qu'on aurait cru que le courage ne manquerait pas aux plus grands pour établir, à la lettre et à l'esprit, l'égalité complète entre eux et les plus petits.

Mais tel quel, cet instrument, si l'on s'en sert sans arrière-pensée, peut constituer un bon outil, seulement il faut qu'on le veuille d'une volonté soutenue, et ce sera malheureusement le plus difficile. La conscience des hommes politiques, et leur intelligence, ne devraient-elles pas leur inspirer une attitude plus internationale, je veux dire plus humaine ? Ah ! qu'ils se recueillent... Voudraient-ils que les sacrifices consentis aient été une perte inutile ? Les hommes en ont assez d'être une proie aux mains avides qui les désignent à la mort. L'humanité a besoin d'hommes jeunes qui seuls peuvent travailler à la régénération du monde, car c'est aux erreurs des politiciens que l'on doit le sacrifice d'une jeunesse en fleur. Après une guerre le monde est toujours plus vieux et d'une sensibilité moins vivace, et nous le sentons bien aujourd'hui.

La Charte des Nations-Unies nous apporte, cependant, des principes solidement fixés et ils seraient inexcusables les hommes politiques s'ils se soumettent encore aux fluctuations et aux égarements de leur intelligence, s'ils ne s'habituent pas à regarder plus loin que les frontières, s'ils n'oeuvrent pas dans l'humain autant que dans le national.

Mais les Etats, depuis que le monde est monde, ont-ils fait autre chose qu'agir dans les limites étroites de leurs intérêts ? Ces intérêts, d'ailleurs, étaient-ils toujours conçus sur le plan de l'intérêt permanent ?

N'avons-nous pas vu que les prétendues politiques habiles furent des politiques arrêtées au jour le jour et pour une période déterminée ? Ce qui, alors que les pays étaient éloignés les uns des autres par la distance, pouvait être un moindre mal prend, aujourd'hui que les distances n'existent plus, un caractère aigu, quasi irrémédiable. On avait déjà pressenti le danger à la naissance de l'ancienne Société des Nations. Ce même danger se présente maintenant avec plus de force, et c'est pourquoi les Nations-Unies ont essayé d'y parer par leur Charte.

Un journal anglais, *l'Economist*, écrit : "On ne peut accuser la Charte d'idéalisme excessif. Au contraire presque chaque article a subi l'influence des vingt années sinistres qui ont séparé les deux guerres, au cours desquelles, en Europe surtout, la politique de puissance, l'impérialisme et l'agression crûrent comme un lierre tenace à l'intérieur, puis au-dessus de la S.D.N. Dans la Charte des Nations-Unies, on ne compte pas sur des méthodes meilleures et plus idéalistes pour régler les relations internationales." Et plus loin : "Cette Charte n'est qu'une expression emphatique des vieux expédients enrobés dans une couche factice de bonne volonté. Les petites nations qui pendant neuf semaines se débattirent à San-Francisco étaient évidemment hantées par les mêmes craintes."

C'est pourtant là que réside, malgré un vote unanime, la plus grave lacune de la Charte. C'est un fait qu'il y a de grandes et de petites Puissances, mais pour que le monde que nous rêvons soit un monde meilleur, ne faisons de distinction que dans les responsabilités. Les grandes Puissances ont et doivent avoir effectivement plus de responsabilités. S'ensuit-il qu'elles doivent avoir plus de droit ? La Charte le reconnaît indirectement. Et les petites Puissances, impuissantes, ont dû

s'incliner, nourrissant quand même l'espoir que les hommes d'Etat ne se laisseront plus étourdir par le rêve des grandeurs nationales d'où est venu tout le mal.

Elles ont fait ce sacrifice pour que la sécurité soit obtenue, le principe de la sécurité et sa réalité. Espérons-le. Croyons-y, mais avec réticence. La sécurité visée par la Charte demeure, malgré tout, une formule de prévoyance mais écarte-t-elle et est-il dans son pouvoir d'écartier tous les risques ?

Les signataires n'avaient pas plus tôt mis leur signature au bas d'un document qu'on nous dit être : "le plus grand progrès réalisé dans l'histoire de l'humanité en ce qu'elle établit un système englobant le concept le plus authentique de la paix dans le monde", que des difficultés naissent partout, que les Puissances alliées, qui ont mêlé leur sang dans une lutte fraternelle, se découvrent des ambitions contradictoires. Sous le prétexte de sécurité, c'est l'empiètement du plus grand sur le plus petit. Et la confusion s'aggrave du fait que la soumission du plus petit est imposée pour protéger le grand contre un autre grand.

Et on n'a pas encore commencé à discuter les réalités de la paix. Si pour le règlement du statut des Nations, San-Francisco a été le témoin des plus étranges escamotages de l'esprit, si dans un domaine de pure théorie les désaccords, en partie inavoués, n'ont été apparemment aplanis que par la crainte qu'ils ne deviennent officiels, nous pouvons nous attendre à des difficultés encore plus grandes au moment où il faudra arrêter les conditions de la paix définitive.

Le plus grave ne sera pas d'imposer au détestable vaincu la volonté des vainqueurs, c'est d'empêcher que les vainqueurs ne s'opposent les uns aux autres dans un chassé-croisé d'appétits et d'exigences. Voilà la crainte qui est au coeur des peuples, lesquels ne semblent plus penser et sentir à l'unisson des chefs. La pire calamité

serait d'établir sur des bases impossibles "une paix précaire, une paix tombant — ainsi que l'écrivait un observateur attentif des mouvements singuliers de ce temps de confusion—comme un suaire sur les peuples rompus et décimés". Le dilemme de la vie et de la mort n'admet pas de tergiversations, mais du pas où nous mènent les chefs, surpris eux-mêmes par la grandeur inusitée des événements, nous allons au rendez-vous moins de la vie que de la mort. Ce n'est rien que de manquer aujourd'hui, après les souffrances subies, d'enthousiasme. Ce serait terrible de manquer de foi. L'espérance est devenue difficile, mais elle doit être possible, et nous devons espérer quand même, toujours, jusqu'au bout... Les jeunes nous y invitent. Et nous, les vieux, écoutons leur leçon. Il ne dépend plus que de la volonté collective d'empêcher les guerres futures. Malheur à l'humanité, si la volonté collective, oublieuse de sa force et de sa pureté, se soumet encore à la volonté des dictatures, sous quelque forme qu'elles se présentent et quel que soit leur camouflage. — 7 Juillet 1945.

\*  
\* \*

### LIBERTÉ D'ÉCRIRE...

Il faut, cela va de soi, des lois, et même des lois sur la presse—mais des lois prudentes, car un journaliste qui connaît son métier et qui sait tenir une plume, pourra toujours passer à travers les mailles des lois les plus rigoureuses. Le danger pour les gouvernants n'est pas là : il est dans le refoulement qu'une législation sévère ou tâtilonne impose aux mécontents. Lord Cromer, au temps de son proconsulat en Egypte, laissait à la presse la plus grande liberté. "C'est une soupape de sûreté, disait-il. Empêcher de parler, c'est encourager

à agir, car c'est toujours ainsi qu'éclatent les révolutions".

Je conviens que le journalisme, le vrai, l'indépendant, est un art difficile. Un des maîtres de la plume écrivait il y a quelques années : "Est-ce pour frapper comme un sourd et vous abattre un homme du premier coup qu'une aimable providence a prodigué aux écrivains les ressources d'un style riche en nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe ?" C'était parler sagement. Autrement, n'importe qui qui pourrait prendre un style, le charger de vitriol et mitrailler chaque jour ses concitoyens.

Il est vrai que les mots, si on s'en sert sans prudence et sans choix, finissent par se vider de leur substance, et on comprend que les gouvernements soucieux du bon langage autant que du bon ordre, élaborent des lois pour mettre un frein aux débordements des journalistes trop paresseux ou trop incultes pour orner leur pensée et leur style. Mais que tout soit permis si on possède la manière et si on a des lettres ! Entre les gens d'esprit, il est aisé de tout dire, c'est une affaire de ton.

On se lasse du langage brutal. Les passions violentes, l'injure à bout portant, le coup droit, tout cela est bien fatigant et bien court. La finesse de l'esprit, le trait mordant, l'indignation camouflée, le souci des convenances—voilà la meilleure des stratégies ! La stratégie militaire elle-même recommande des feintes. La stratégie amoureuse également. Distrayons l'adversaire, amusons le lecteur, et la place à conquérir est bientôt sans défense.

L'important ce n'est pas qu'une loi ou des "mesures" soient bonnes, ou moins bonnes, ou mauvaises; l'idéal serait que les gouvernements fussent assez sages pour sévir avec une rigueur égale contre des adversaires trop injurieux et des partisans trop flatteurs. Je dis

que ce serait l'idéal et que ce serait à la fois servir les lettres et élever les caractères.

Mais l'idéal n'est qu'un mot magnifique. La réalité est toujours moins belle et les gouvernements de droite comme ceux de gauche sont toujours trop sensibles à la flatterie la plus lourde, comme, hélas ! à la critique la plus modérée.

En somme, les gouvernements ne sont pas seuls responsables de la situation de la presse, qu'elle soit trop puissante ou qu'elle soit trop servile. Les journalistes et les gouvernements se partagent cette responsabilité. Et le public également.

On s'en aperçoit ces jours-ci. Je croyais fermement qu'après une guerre comme celle qui vient de finir en Europe, au prix de souffrances inimaginables et de morts par millions, l'humanité serait enfin désireuse de franchise et de vérité.

Pour mettre fin aux difficultés qui naissent à chaque pas dans le monde meilleur (annoncé par les trompettes de la propagande du temps de guerre) il faudra tout de même autre chose que l'habileté diplomatique, les ruses, les feintes. San-Francisco nous fournit un exemple frappant. Tout s'y est passé, ou à peu près, sous le manteau des réticences. Toutes les délégations étaient informées des réalités des problèmes, mais personne ne l'avouait, n'osait mettre le doigt sur la plaie, déchirer le voile qui cachait les buts des uns et des autres.

Alors pourquoi exiger de la presse qu'elle soit—elle qui est soumise, bon gré mal gré, à la volonté des gouvernements dont elle dépend—plus franche et plus explicite ? On lui ferait payer bien cher sa liberté ! Et pourtant si une presse ne se trouve pas qui dise la vérité, toute la vérité, qui bouscule les précautions des diplomates, les mensonges de la diplomatie et dénonce les arrière-pensées qui sont en train de préparer à la

paix, au lieu d'un berceau, un cercueil, le monde n'a pas fini de souffrir. — *11 Juillet 1945.*

\*  
\* \*

## POUR UNE PRESSE

La conférence des cinq n'a pas été un succès. Les communiqués qu'on a bien voulu rédiger à notre usage sont soigneusement réticents et n'ont rien dit, ou ont dit tout autre chose que ce qu'on était en droit de connaître. En somme on ne sait rien, sinon qu'aux difficultés prévues se sont ajoutées des difficultés inévitables, conséquence directe de la Charte étrange qui a vu le jour à San-Francisco. Là, les petites Puissances impuissantes ont pu parler, certes, mais sans se faire écouter et, impuissantes jusqu'au bout, ont légalisé autant par leur présence que par leur signature un état international qui leur ôtait toute possibilité de réaction et codifiait leur soumission.

Plus nous nous éloignons des jours de la guerre, plus la paix à laquelle on travaille paraît difficile, et même impossible. Cette paix naîtra-t-elle jamais ? Les traités qu'on finira bien par conclure arrangeront-ils les choses ? Auront-ils plus de valeur que ceux de Versailles, de Saint-Germain ou de Neuilly ? Le monde y trouvera-t-il l'apaisement et la sécurité ? Ou bien ne seront-ils, une fois de plus, que l'alibi diplomatique de la mésentente générale ?

Il est déjà triste que de telles interrogations puissent se poser. Et combien il est plus triste qu'elles se posent, en effet, et avec raison ! La responsabilité des Grandes Puissances qui ont si bien fait la guerre, est durement engagée, d'autant plus que, sur la route ouverte devant elles, elles ne semblent pas capables de

faire, aussi bien, la paix. La responsabilité des petites Puissances n'est pas moins à retenir qui font d'un nationalisme agressif la plate-forme de revendications exagérées. La responsabilité des financiers est tout aussi grave qui luttent pour la prolongation des régimes qui ont précisément amené la guerre. La responsabilité des savants est également évidente qui mettent aux mains combattantes des armes de plus en plus meurtrières. Il n'est pas jusqu'aux écrivains qui, par leur timidité d'expression, et parfois de pensée, n'assument une part des responsabilités.

Enfin il y a la presse qui, elle aussi, n'est pas à l'abri des critiques. Les presses nationales, entraînées dans le mouvement de propagande intérieure, ont fait un grand tort à la cause de la paix, en mettant l'accent sur les différends qui pouvaient diviser les Puissances et en transformant ces différends en des oppositions aiguës qui devaient aboutir à des bouleversements définitifs.

Ces presses-là, chatouilleuses et patriotiques, accomplissaient sans doute un devoir qu'elles croyaient, et tout le monde le croyait, intangible et sacré. On s'aperçoit aujourd'hui combien elles se trompaient et nous avec elles. Et nous voyons surtout que, sans franchise, il n'est plus possible de concevoir la paix autrement qu'une suspension d'armes. Importe-t-il vraiment au bonheur des hommes qu'une Puissance quelconque ait la suprématie sur les autres et que les rivalités de domination les opposent les unes aux autres ?

Devant le spectacle affligeant que nous offrent ceux qui tentent de devenir les dictateurs de la paix, devenons-nous désespérer ? Quels que sombres que soient les pronostics de l'heure, l'humanité peut encore se sauver. Au délire de la méchanceté qui a ravagé le monde, et l'a corrompu, une ère de logique ne peut-elle enfin lui succéder, une ère de bon sens, ou plus simple-

ment de bonté. Il faut l'espérer, même contre toute espérance. La guerre est finie, mais il reste une autre guerre à gagner, celle des peuples contre les idées et les régimes qui furent la cause immédiate ou lointaine de la catastrophe.

Le monde souffrant, le monde espérant s'entête à se griser du rêve d'une paix idéale. C'est bien. Car il n'est de néant que dans le désespoir et le scepticisme. Aujourd'hui, après le cauchemar de six années, s'il est étonné de revivre, il n'est point moins étonné de revivre si mal. — *19 Juillet 1945.*

\*  
\* \*

## NATIONALE OU INTERNATIONALE

Ne nous étonnons pas si ces temps, malgré ce qu'ils devraient représenter de progrès moral et matériel, marquent un recul momentané. Les guerres, toutes les guerres—et celle-ci ne fait pas exception—laissent après elles des heures d'inévitable désarroi. Car la paix n'est jamais qu'une liquidation. Et sait-on jamais exactement comment se fera cette liquidation ? Les peuples conscients de leurs forces, de leurs droits, de leurs sacrifices (et cela de plus en plus) exercent-ils cependant un contrôle efficace ? Blessés, fatigués, aspirant à un repos bien gagné et à une tranquillité bien méritée, sont-ils seulement désireux d'exercer ce contrôle ? Et l'erreur n'est-elle pas de laisser les professionnels de la politique émerger sur un océan d'indifférence collective ?

Je ne crois pas que cette paix sera meilleure qu'aucune paix dans le passé. On se contenterait qu'elle soit moins mauvaise, et c'est déjà énorme. L'humanité n'atteindra jamais le stade de perfection et pourquoi voudrait-on que l'oeuvre des hommes puisse être

parfaite, surtout quand cette oeuvre se bâtit sur une matière impondérable : la conscience ?

Les augures qui vont décider, un jour ou l'autre, des modalités de la paix sont eux-mêmes des hommes qui, s'ils ont la volonté confuse d'assurer le bonheur de l'humanité, n'en demeurent pas moins attachés à leur clan, à leur pays, à leur territoire. Le bonheur qu'ils cherchent, il est naturel qu'ils en réservent d'abord le bénéfice à leurs patries. Or, c'est ici que réside l'inconsciente tragédie. Le bonheur d'une grande patrie n'est-il pas souvent en contradiction avec le bonheur des petites patries ? C'est précisément parce que sur un point capital, les hommes politiques continuent à penser et à agir sous l'influence du passé. On continue, on continuera à mettre l'intérêt d'un pays déterminé avant l'intérêt de l'homme dans tous les pays. La paix que l'on veut instaurer doit être évidemment stratégique, mais pour être efficace, et avoir quelque chance de durer, ne faudrait-il pas qu'elle soit avant tout sociale ?

Ce qui aggrave une situation, déjà bien embrouillée, c'est que les hommes qui ont dirigé la guerre sont ceux-là même qui établiront la paix. On a fait l'expérience, dans un passé encore récent, des tristes conséquences d'un état de choses que condamnent l'observation, la logique et la psychologie. Cette guerre, plus particulièrement, a mis en évidence des hommes politiques de première valeur qui ont présidé à la conduite de la guerre avec un esprit entreprenant et un courage à toute épreuve. Autant que les chefs militaires ils ont aidé à la victoire, mais la victoire est déjà dépassée.

Tous ces chefs, sans distinction, sont populaires. Dans chaque pays, ils sont acclamés comme les instruments providentiels de la victoire, et ils ne seraient pas des hommes si une certaine griserie ne s'emparait d'eux,

mais peut-être ne se rendent-ils pas compte du pouvoir que leur donne cette popularité sans précédent. Désormais, ils ont à faire face, non plus seulement aux exigences angoissées de l'univers, mais aux exigences autrement étroites et précises de leurs compatriotes.

La paix, pour chacun, doit être nationale, alors qu'on l'espérait internationale. Je crains que ce ne soit là une mauvaise et néfaste direction. Une politique nationale quand elle s'oppose — et comment peut-il en être autrement ? — à une autre politique nationale, n'a plus seulement la préoccupation d'exister, mais de triompher.

Par une erreur générale, on a établi, dans le passé, selon la force et la faiblesse des Etats, une distinction entre les races. Il suffit d'observer sans parti-pris et les unes ou les autres pour constater que chez toutes, "le mécanisme est identique, et que les différences d'expression sont dues uniquement à des conditions accidentelles d'habitat ou de développement historique. L'orgueil de race apparaît alors comme une dérisoire mixture d'ignorance, de vanité, de sottise et de pauvreté d'esprit". Le philosophe a si bien raison que les plus réactionnaires s'inquiètent et cherchent à éluder le problème des races, en rapportant sur le mythe de la sécurité, leurs anciens préjugés et leurs éternelles ambitions.

Nous aurons la paix, nous aurons la liquidation de la guerre. Aurons-nous la tranquillité ? Le monde pourra-t-il, au moins pour une période de cinquante ans, vivre sans inquiétude et sans la crainte du voisin ? Ce n'est pas certain, mais tous les efforts doivent être conjugués vers un avenir de relative quiétude. L'idéal serait que les peuples se méfient de la popularité qui entourent certains chefs comme d'une auréole d'intangibilité — 30 Juillet 1945.

## L'ATTITUDE METAPHYSIQUE ET LA PENSÉE MODERNE

Il semble que la philosophie du XXème siècle se caractérise assez valablement par un refus de l'attitude métaphysique. La question est de savoir si ce phénomène peut être considéré comme une étape, définitivement acquise, dans un mouvement progressif de libération de la pensée ; ou bien s'il ne constitue que le passage provisoire par l'une des deux positions extrêmes de quelque inéluctable mouvement pendulaire.

Mais d'abord, qu'entend-on par "métaphysique" ? De nos jours, il arrive—même entre philosophes—qu'on parle avec la même aisance de la métaphysique existentialiste, de celle de M. Blondel ou de celle de Platon. A en croire ces imprudences de langage, il semble qu'il y ait métaphysique dès qu'un penseur tente de s'élever à des vues générales sur l'homme et sur sa vocation humaine : la méthode qu'il emploie importe peu. Or, selon nous, la méthode importe beaucoup, et plus encore sans doute l'inspiration, l'intention fondamentale d'où elle procède.

S'agit-il de résoudre philosophiquement le problème humain, ou s'agit-il de le poser de façon telle que l'homme se sente en mesure de le penser puis d'en tenter, au jour le jour, la solution pratique tout au long de son existence ? S'agit-il d'une théorie explicative tendant

à retirer à l'homme concret son pouvoir d'intervention, ou s'agit-il d'une compréhension morale qui se donne pour tâche de servir et de guider l'effort effectif de moralisation, en même temps que d'en réserver la possibilité ?

Toute la question est là : dans un cas nous aurons une *métaphysique*, dans l'autre nous aurons une *ontologie*, une description de l'être, ou plus précisément de la réalité humaine.

Ou bien le philosophe veut expliquer l'homme, et, le résolvant au profit de quelque principe transcendant il le supprime en tant que problème réel. Ou bien il veut comprendre l'homme, c'est-à-dire dévoiler, élucider, fixer en concepts les caractéristiques de la réalité humaine—étant entendu que ce travail d'abstraction ne saurait se retourner sur le sujet même qui l'opère, pour le dissoudre en tant que sujet. Dans ce cas, le philosophe reconnaît qu'il ne peut pas rendre compte de lui-même, car il est lui-même au principe de toute tentative visant à rendre compte de quoi que ce soit. Le comportement humain doit être rapporté au sujet humain. L'attitude métaphysique, selon laquelle celui-ci tente de se quitter pour se considérer lui-même comme un objet, est une attitude de mauvaise foi. Je suis toujours présent à moi-même, je ne puis donc découvrir le fondement de mon existence : car pour le découvrir, encore faudrait-il que *je* fusse là - et ce "je" à son tour apparaîtrait privé de fondement.

C'est pourquoi les doctrines les plus récentes opèrent une sorte d'inversion dans le processus philosophique traditionnel. Ce n'est plus un point de vue métaphysique qui est chargé d'expliquer les attitudes humaines, mais la métaphysique à son tour est conçue comme l'une des attitudes humaines ; et les valeurs qu'elle s'autorise encore à poser sont conçues comme s'indiquant déjà dans la structure même de la conscience humaine.

Ce ne sont plus des réalités qui s'opposent à l'homme, ce sont des directions de conscience qui caractérisent les diverses ambitions ou tentations de l'homme.

Ce qui revient à montrer que l'objet - au sens le plus large du terme - n'est pas en face du sujet, mais qu'il apparaît, à titre d'objectif, dans la ligne d'une attitude d'objectivation adoptée par le sujet : le rapport de l'un à l'autre n'est pas une relation indifférente entre deux points, il est constitutif du sujet lui-même, il en est une structure. De même pour mon rapport à autrui: s'il y a un problème d'autrui, ce n'est point celui de son existence—qui ne fait pas de doute ; mais c'est celui que je constitue pour moi-même dans la mesure où l'une de mes structures est exposition au regard d'autrui, risque permanent d'apparaître à autrui selon son optique personnelle et sous une forme, cependant, dont il faut bien que j'assume en quelque façon la responsabilité : mon être pour autrui me constitue au même titre que mon être pour moi.

Bref, le monde et la conscience seraient coupés l'un de l'autre si leur rapport n'était inscrit dans l'essence même de la conscience. Celle-ci ne constitue pas le monde ; elle n'en subit pas davantage un conditionnement rigoureux : il faut renvoyer dos à dos idéalisme et réalisme. L'homme ne peut se saisir qu'en se ressaisissant, qu'en se resituant à l'origine non de lui-même ni du monde, mais de sa manière d'être dans le monde, de sa manière de se faire apparaître le monde. C'est en ce sens, par exemple, que M. Blondel peut présenter l'idée de Dieu comme "congénitale à tout esprit" mais en lui retirant toute efficence qu'elle pourrait avoir en dehors de la libre attitude du sujet : elle n'est, dit-il, qu'une "exigence d'option". C'est dans ce sens encore que l'existentialisme de Sartre propose à l'homme de se rendre toujours plus responsable du choix qu'il fait de son existence, et de refuser systématiquement

tout appel à une influence extérieure susceptible de justifier ses conduites: cet appel lui-même, serait une conduite d'excuse, une démission de mauvaise foi devant cette présence à soi et ce poids de liberté, par où l'homme se distingue des choses et par où il dépasse la classique opposition des deux termes, pour en assumer en lui-même la signification. Enfin, peut-être est-ce dans le même sens que Léon Brunschvig restituait dans l'esprit l'opposition entre l'intérieur et l'extérieur—non point pour supprimer le monde mais pour manifester que nous ne sommes pas simplement confrontés à lui, et que c'est à partir de nous que nous le découvrons; ou que M. Bachelard parle d'une réalisation du réel, d'un "*réalisme sans substance* qui se présente comme une catégorie de la pensée, comme entièrement fonctionnel".

Concluons : le mouvement dont nous parlions semble bien affecter les divers domaines de la réflexion contemporaine. Il tend à rejeter la métaphysique à la limite, sous la forme d'un acte de foi personnel, et à cantonner la philosophie dans la description compréhensive et l'ontologie de la réalité humaine : conscience en situation, centre d'intentions et d'attitudes selon lesquelles s'effectue son rapport à tout ce qui n'est pas elle. Ce rapport n'est pas bilatéral, il n'est pas réversible : il est orienté, et son sens lui vient de cette "liberté" qui caractérise la conscience par rapport aux choses, la rendant ainsi responsable de la façon dont le monde lui apparaît. Cette liberté n'est encore que négative, c'est une ambiguïté de fait : la conscience est susceptible aussi bien de se livrer au monde en admettant qu'il influe sur elle selon le principe de causalité, que de se ressaisir à l'origine même de l'intention selon laquelle, à tout moment, elle se fait apparaître un monde de motivations.

FRANCIS JEANSON.

## LA VIE THEATRALE

### **“MESSALINE” DE CLAUDE VERMOREL**

Agrippine, dite “la jeune”, fille d’une autre Agrippine plus vertueuse et moins connue, hélas ! de par sa vertu, peut-être, a eu quelque chance au théâtre. Racine a tracé d’elle un portrait si juste et si complet, qu’il fera encore l’émerveillement des “races futures”. Messaline a eu moins de bonheur. Les romanciers se sont bien rués sur cette inassouvie. Mais non point les plus grands. Son nom, rendu scandaleux jusque dans les lycées par les deux seuls vers de Juvenal qu’aient jamais retenus les candidats au baccalauréat classique, sa beauté secrète, ses débauches font l’attrait de récits qui feignent d’être des reconstitutions de la vie antique, et ne tendent qu’à exciter des curiosités à la fois malsaines et ingénues. Peut-être l’heure avait-elle sonné, depuis dix-neuf siècles (exactement dix-neuf, en 1948) de tenter, sinon une réhabilitation, du moins une révision de procès, pour la mère à qui nous devons Britannicus.

Les mânes de Messaline sont redevables d’un traitement de faveur à un jeune dramaturge, M. Claude Vermorel, qui aime les grands sujets et les grandes figures. Il a déjà écrit une *Jeanne avec nous*, fort remarquée ; et le voici qui passe avec aisance de Jeanne d’Arc à Messaline ; sur quoi je me garderai d’épiloguer, par décence, et par haine des facilités grossières. Il n’a point essayé de peindre Messaline vertueuse, pudique, d’en faire une matrone à quenouille. Il n’a même pas été aussi indulgent pour elle que Guglielmo Ferrero pour l’incendiaire et parricide Néron. Il consent qu’elle ait été violemment voluptueuse, et, même, qu’elle ait profité du désordre où étaient tombés le droit romain et la jurisprudence, sous le régime du faible Claude, pour épouser, son époux impérial encore vivant, le beau Silius qu’elle adorait. Impudique et bigame, au demeurant la meilleure fille du monde, et capable d’inspirer à son neveu Néron, quand il avait douze ans, une tendresse fanatique. C’est ici le secret de Néron, et la clef de la tragédie de M. Ver-

morel. Il a pour ainsi dire “psychanalysé” Néron. Il s’est demandé la source infantile de sa cruauté atroce. On ne pouvait imaginer Néron possédé par le complexe d’Œdipe, et épris, pour la mère qu’il ordonna de tuer, de quelque amour incestueux et dédaigné. Cette vue des choses est déjà périmée ; et nous nous souvenons des étranges inventions de metteurs en scène surexcités, à certaines reprises de *Britannicus* où Néron embrassait goulûment Agrippine sur la nuque ; et de ce que la grande Segond-Weber, interprète admirable du rôle de la mère, imaginait, entre Néron et elle, dans l’entr’acte du IV au V du chef-d’oeuvre de Racine. Le présenter comme amoureux, chaste-ment, aux premiers éveils du coeur, de Messaline, tante caressante, tante éblouissante d’élégance, et baignée de parfums exquis, est, après tout un “postulat” acceptable. Et après ? direz-vous. Après ? Les choses vont toutes seules ! C’est Agrippine qui a voulu la mort de Messaline, afin d’arriver au trône et de mettre “Claude dans son lit et Rome à ses genoux”... Cher oncle Claude, et futur beau-père ! Il était, comme Messaline, très bon avec Néron. Savant lui-même, il instruisait Néron comme un fils ; il lui donnait le goût des arts. Or, il est de notoriété historique qu’Agrippine, une fois épouse de Claude et impératrice, ne tarda guère à le faire empoisonner, probablement par Locuste, la Brinvilliers romaine. Néron avait donc un amour et une grande amitié à venger. De là le parricide de l’année 59, onze ans après la mort de Messaline.

Hypothèse de dramaturge, de psychologue ; non d’historien, car les historiens sont d’une extrême prudence... Hypothèse acceptable, pour les psychopathes freudiens. Elle est pour moi la curiosité de cette pièce ; et si M. Vermorel avait accentué cela davantage, il aurait recueilli plus de suffrages. Les singularités psychologiques sont, après tout, les vraies sources du théâtre,—surtout en un temps où le normal, pour avoir trop fourni, semble presque épuisé.

Par malheur, ce n’est pas Néron qui est le pivot de sa pièce. Il a été troublé par une autre idée, non de connaisseur d’âmes, mais de citoyen. Il lui a paru possible d’assimiler le duel qui se livre entre la bonne Messaline, un peu encanaillée, mais amie des hommes dans le noble sens de “philanthrope”, prêtresse de la “douceur de vivre”, remettant toujours à demain les affaires sérieuses,—et Agrippine, autoritaire, acharnée à tout faire plier devant elle, à un autre duel, plus récent : le duel de feu la IIIème république, la république de 1939, surprise par les événements, imprévoyante, mais habitée de rêves généreux, et le régime de

Vichy, qui prétendait,—après avoir assassiné la “gueuse”, la Messaline,—instaurer une discipline totalitaire...

La seconde entreprise était plus périlleuse que la première. Comme on ne pouvait multiplier les allusions trop claires, et des anachronismes bons pour des revues de fin d'année, on devait faire appel au flair des spectateurs, leur ouvrir un large crédit de perspicacité, exiger leur collaboration... J'ai dû constater que la plupart ne voyaient rien de ce qu'on espérait leur faire voir. Ils ne montraient pas cette bonne volonté, que je trouve si touchante, de cet oiseau de basse-cour, suffisant et succulent, dans la fable du *Singe qui montre la lanterne magique*, lequel, devant l'écran noir, dit : “Je vois bien quelque chose, mais je ne distingue pas très bien...”

Ainsi, les mérites certains de *Messaline* n'ont été reconnus qu'à demi. L'auteur n'avait pas “éclairé sa lanterne” suffisamment. Et son effort de noblesse, dans le style, son dialogue charnu, parfois un peu engraisé d'éloquence, ses recherches de rythmes, dans la prose, son ton de *Conciones* fort excusable, quand on fait parler des Latins—a lassé ou dérouté. Si *Messaline* est un échec, il est fort honorable. Et cet échec a peut-être mérité une revanche.

Pour consoler l'auteur — ou le taquiner davantage—on a comblé de louanges le décorateur, M. Douking, qui est évidemment ingénieux comme Tom Tit... Aux plus justes frais, il a recréé une Rome impériale pleine de majesté... A l'aide de rondelles de bois soutenues par des grosses cordes, il a élevé de fausses colonnes cannelées, qui semblaient monter jusqu'au ciel... Comme Tom Tit avec des brochures, des fourchettes et des papiers découpés, enseignait aux enfants à fabriquer mille merveilles et à comprendre les lois de la physique, M. Douking est, à sa manière, un sorcier.

ROBERT KEMP.

## LA VIE MUSICALE

### L'EXEMPLE DE RAVEL

Notre cher Ravel... Quiconque l'a un peu fréquenté n'oubliera jamais cette belle figure d'homme doublant une grande figure de musicien. Mais le connaît-on assez ? A la vérité, je crois qu'à l'étranger comme en France on connaît assez bien maintenant le musicien, que l'on discerne du moins l'originalité, la personnalité de son langage et de son style, qu'on se garde bien surtout de le confondre — comme on l'a fait jadis quelque peu étourdiment — avec un Debussy, génie qui lui est apparenté sans doute, qui n'est, certes, pas moins profondément français et qui toutefois reste bien différent, c'est-à-dire reste lui-même. Bien des nuances, d'ailleurs, sont encore à étudier dans la musique de Ravel. Il n'importe ; l'essentiel est acquis. A ce résultat je pense que n'ont pas médiocrement contribué les travaux de Roland Manuel, son disciple et son ami, qui a si intelligemment et si finement pénétré son esthétique et qui en a écrit (ceci n'est pas indifférent) dans une langue si pure, avec des trouvailles d'expression si heureuses. L'homme, chez Ravel, est beaucoup moins connu, et la discrétion, la réserve scrupuleuse qui ont marqué toute sa vie l'expliquent assez. Rien de plus attachant pourtant que la personne même de Ravel, rien surtout qui soit, pour l'artiste et pour le simple "honnête homme", d'un exemple plus salubre et plus opportun ; rien enfin qui éclaire mieux sa musique, encore qu'il se soit gardé soigneusement de s'y prendre lui-même, de nous livrer lyriquement ses confidences... Mais, justement, les écrivains ou les artistes qui prétendent se raconter ainsi, se présenter eux-mêmes plus ou moins indiscretement au public, ne sont pas ceux qui, dans leur oeuvre, laissent le mieux vivre et palpiter leur âme *véritable*. Au lieu que, dans une musique apparemment détachée de l'homme, isolée, pudique, comme est la sienne,

nous retrouvons en soulevant légèrement l'écorce, tout le Ravel que nous aimions et nous en admirons, nous en goûtons plus profondément ses chefs-d'oeuvre.

De cela chacun se peut convaincre, et le plus agréablement du monde, en lisant le beau livre que vient de lui consacrer Mme Hélène Jourdan-Morhange, *Ravel et nous*, avec une préface de Mme Colette, — qui, comme on sait, a écrit le poétique livret de *L'Enfant et les sortilèges* — et de vifs et magnifiques dessins de ce grand peintre qu'est Luc-Albert Moreau. Violoniste de premier ordre, remarquable musicienne et (on s'en aperçoit d'ailleurs par son livre) bon écrivain, critique des plus fins, Mme Jourdan-Morhange a été une interprète fort appréciée, admirée de ce maître difficile ; c'est elle qui a créé la *Sonate pour violon et violoncelle* et la *Sonate pour violon et piano*, et, sur l'interprétation des oeuvres qu'elle a travaillées avec lui, elle nous apporte de précieux renseignements. Elle l'a beaucoup connu : au surplus, il jouissait d'une petite troupe d'amis, très choisis, très fidèles, qui l'entouraient affectueusement, sans vaines démonstrations (il ne les aimait pas) et qui lui étaient fort chers ; car cet homme qu'on a pu croire sec, — quand il n'était que réservé — avait au plus haut degré le culte de l'amitié. Mme Jourdan-Morhange et son mari Luc-Albert Moreau étaient, d'ailleurs, ses voisins de campagne, ayant une propriété proche de ce *Belvédère* fameux qu'il habitait dans la grande banlieue parisienne, à Montfort l'Ammaury (nul n'a mieux compris, aimé l'Ile de France, coeur de ce pays, que ce Basque).

Il ressort de ces souvenirs, joliment contés, un vivant et pittoresque portrait du grand musicien. Et nous ne le voyons pas vivre seul, mais au milieu de ses amis, des artistes, de toute la société parisienne de son temps. Nous le retrouvons, je ne dirai pas avec ses manies, mais avec ses habitudes légendaires. Tels ses raffinements de toilette, sa tenue, non seulement impeccable, mais (avec mesure) coquette et qui s'amusait à suivre la mode, scrupuleusement ; n'y voyons pas (il le faisait en souriant...) dandysme ou affectation ; car il y avait là un souci d'artiste, — dans l'agencement des couleurs, longuement étudiées — il y avait là surtout grand respect des autres et de soi-même ; et cette tenue, ce soin méticuleux, n'est-il pas aussi, surtout, présent dans sa musique ? Ainsi encore de son amour du bibelot, du bibelot volontiers suranné, voire du faux bibelot ou du bibelot dit "de mauvais goût" (pourtant qui eut jamais plus de goût que Ravel et plus assuré) ; l'amusement du grand enfant, délicieux, qu'il était — spontanément à la fois et consciemment, —

s'y mêlait à l'ironie ; et cela encore, ce "bibelotage" raffiné, ne marque-t-il pas maintes pages de son oeuvre, auxquelles il donne une saveur précieuse ? Et n'y peut-on aussi découvrir une plaisante façon de cacher des sentiments profonds qu'il tenait si fort à ne pas étaler indiscretement. Il en va pareillement de sa passion — enfantine et raisonnée — pour les automates et jouets mécaniques. N'était-il pas, en musique, le plus subtil mécanicien, l'agenceur de rouages sonores le plus précis et le plus minutieux ? Comme tout y est en place, sûrement, définitivement ! On l'a observé : la magie prodigieuse d'un Debussy est instable, à la merci d'une brise légère qui inverse le feuillage ; c'est-à-dire à la merci d'un interprète, d'un chef d'orchestre, qui n'a pas saisi absolument, vécu cette musique, qui, un soir, n'est pas en état de grâce musicale ; le Ravel, au contraire, scrupuleusement rendu, "tel qu'il est écrit", produit son effet ensorceleur, dégage ses prestiges comme automatiquement.

Au surplus, à ces bibelots, à ces "êtres inanimés", il donnait, subrepticement, une âme, — son âme qu'il ne voulait laisser voir, qu'il laissait deviner, par ce détour, aux auditeurs bien avisés, c'est-à-dire à une intelligente sympathie. Cette âme prêtée aux choses, ne frémit-elle pas dans *l'Enfant et les Sortilèges* et même dans les horlogeries de *l'Heure espagnole* et, si évidente dans ce curieux *Noël des Jouets* qu'il écrivait, paroles et musique, dès 1905 ? Tout cela, c'est le domaine pur de la féerie : et Mme Jourdan-Morhange écrit tout un chapitre exquis sur son "goût du merveilleux" (faut-il rappeler sa Suite de *Ma mère l'Oye*, illustration merveilleuse de contes enfantins, ou, dans un autre ton, les mélodies asiatiques de *Schéhérazade* ?) Comment s'étonner qu'il ait montré aussi une vive tendresse pour les bêtes — les chats, les oiseaux..., pour les plantes, pour sa belle forêt, proche de Montfort, pour toute la nature... Cet amour remplit *L'Enfant et les Sortilèges*, en particulier, de la plus grisante poésie.

Quel poète, en effet, sous une apparence désinvolte ou détachée !... Mais il y faut insister encore, il se cachait par discrétion. Tout chez lui était mesure, pudeur exquise, réserve. Vertus auxquelles il tenait comme à un héritage de la pure tradition française (encore qu'elles ne soient évidemment pas le propre d'un seul pays,..). Vertus bonnes à prêcher, fût-ce avec excès, en notre temps. Mais ses amis, ceux qui l'ont compris, savent quelle vibrante, — virile, — sensibilité palpait sous ce que des observateurs distraits eussent pris pour de la froideur, — et quelle bonté délicate et agissante—(tel musicien, maintenant renommé,

qu'il a "lancé", avant même de le connaître personnellement, séduit par la qualité de ses dons, en témoignerait aisément). Ennemi des grands mots, il lui suffisait d'une pression de main, parfois, pour révéler son émotion ou dire merci... mieux que par une démonstration explicite. Aussi arrive-t-il que, malgré lui, — accident inévitable et bienheureux, — cette sensibilité, cette âme fuse tout à coup, brûlante coulée de lave, dans sa musique et nous bouleverse : citerai-je quelques pages de *Daphnis* ou l'admirable mouvement lent du *Concerte pour piano* ?

Voilà certes une belle et riche leçon... Une autre est liée à celle-ci, une vertu suprême qui ne se peut séparer des premières. C'est un dévouement absolu à son art, la fidélité constante à sa vocation musicale, son amour intransigeant du beau métier, honnête et franc, le rejet de toute "compromission", de toute équivoque capable d'en amoindrir la pureté, ce quelque chose d'*héroïque* enfin qui distingue le grand, l'authentique artiste même quand, d'aventure, l'homme n'est pas chez lui à la hauteur du génie... Chez un Ravel, l'un et l'autre s'accordaient à merveille, étaient de la même qualité. Voilà ce qui fait sa grandeur et qui nous le fait tant aimer. L'art véritable, s'il doit être plaisir toujours, n'est pas un jeu futile (celui qui, sur les apparences, jugerait ainsi la musique de Ravel, se tromperait lourdement). Il est, en son fond, dois-je le répéter, hommage au divin, participation même au divin. Souriant et ironique, âme noble et infiniment délicate, artiste exemplaire et achevé, Ravel, sans peut-être y songer, d'un mouvement naturel, nous l'a montré, en faisant ruisseler les prestiges les plus enivrants.

MAURICE BRILLANT

# “AL-CHARK”

SOCIÉTÉ ANONYME EGYPTIENNE D'ASSURANCES

---

ASSURANCES-VIE en cours au 31 décembre 1948

**L.E. 6.200.000**

---

Total des Réserves

**L.E. 1.145.000**

---

**TOUTES ASSURANCES**

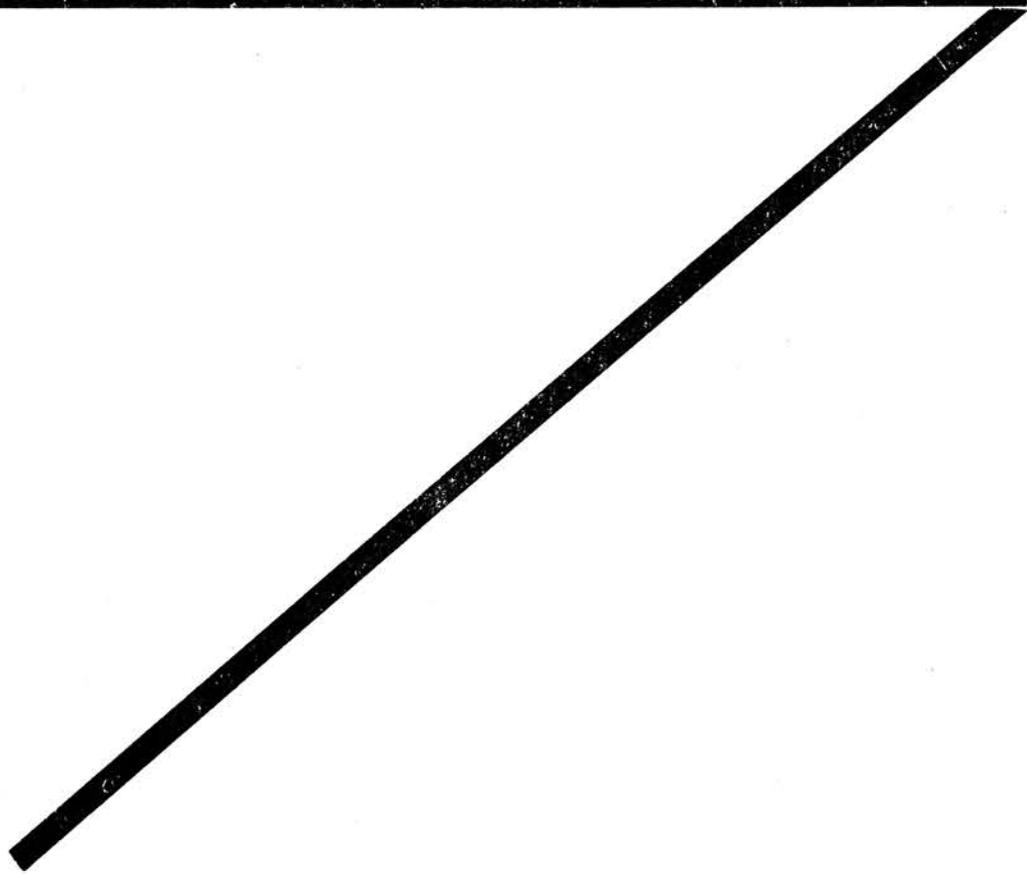
VIE — ACCIDENTS — INCENDIE  
AUTOS — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

---

Quiétude et Sécurité par les Polices

**“AL CHARK”**

# The Land Bank of Egypt



ÉTABLISSEMENT HYPOTHÉCAIRE ÉGYPTIEN

ÉDITIONS DE *LA REVUE DU CAIRE*

BIR HAKIM

Volumes in-8°

**PIERRE JOUGUET**

L'ATHÈNES DE PÉRICLÈS ET LES DESTINÉES DE LA GRÈCE  
RÉVOLUTION DANS LA DÉFAITE

**ÉTIENNE DRIOTON**

LE THÉÂTRE ÉGYPTIEN

**GASTON WIET**

POSITIONS

DEUX MÉMOIRES INÉDITS SUR L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE

**BERNARD DES ESSARDS**

LA TOSCANE ET L'UNITÉ ITALIENNE

**ALEXANDRE PAPADOPOULO**

UN PHILOSOPHE ENTRE DEUX DÉFAITES

LA VÉRITÉ SUR LA RELIGION EN U. R. S. S.

**Capitaine BOUCHARD**

JOURNAL HISTORIQUE : LA CHUTE D'EL-ARICH

( décembre 1799 )

**VLADIMIR VIKENTIEV**

CHRONIQUE D'UNE VIE

Volumes in-16°

**TAHA HUSSEIN**

LE LIVRE DES JOURS (*roman*)

**TEWFIK EL HAKIM**

JOURNAL D'UN SUBSTITUT DE CAMPAGNE (*roman*)

LA CAVERNE DES SONGES (*roman*)

**GEORGES DUMANI**

LA PAIX DU SOIR (*roman*)      VUES SUR LA GUERRE

**MAHMOUD TEYMOUR**

LA FILLE DU DIABLE (*contes*)

**CAPITAINE G. . .**

UN TÉMOIGNAGE

**GASTON BERTHEY**

UNE VIE A TATONS (*roman*)

LA  
REVUE DU CAIRE

---

Abonnements pour l'Égypte P.T. 100  
pour l'Étranger le port en plus.

---

On est prié de s'adresser à M. GASTON WIET  
(5, Rue Adel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), pour  
tout ce qui concerne la rédaction, et à M. ALEXAN-  
DRE PAPADOPOULO (3, Rue Nemr — tél. 41586 — Le  
Caire), pour tout ce qui concerne l'administration.

---

LE NUMÉRO : 12 PIASTRES.

N.B. — M. L'ADMINISTRATEUR reçoit tous les jours  
de 10 h. à 1 h., sauf les samedis et dimanches.